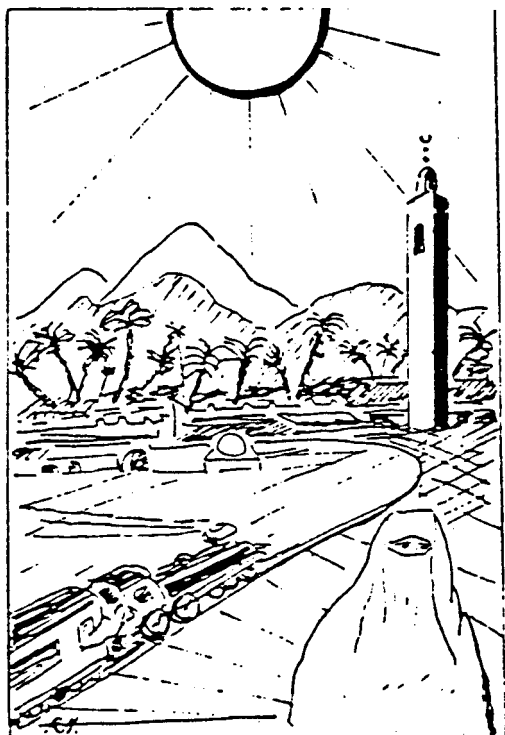


JE SOLEIL EST AU BOUT DU VOYAGE



Louis BRINDEJONC

## **EN GUISE D'AVANT-PROPOS**

"LE SOLEIL EST AU BOUT DU VOYAGE" est le récit vécu d'un épisode de la Guerre de 39-45 par un combattant du rang - et même du premier rang .... Il commence à la Bataille de GEMBLoux, en BELGIQUE, les 13, 14, 15 et 16 Mai, se poursuit par la retraite, la captivité, deux évasions et, enfin, le retour a MARRAKECH, d'où était parti le 2ème RTII, en attendant d'autres campagnes.

Sans un mot de trop, Louis BRINDEJONC évoque de façon saisissante chacun des moments d'un parcours que tant de nous ont fait, sur la même route, ou sur des chemins parallèles.

Mais cela va bien plus loin qu'un simple récit de souvenirs. Avec précision, beaucoup d'humour et d'émotion l'auteur dit, et, combien puis, sait taire - mais avec quelle force c'est entre les lignes ! - ce que tous ceux qui sont passés par là ont encore sur le cœur un demi-siècle après.

Lisez : tout y est . ---!  
Robert NOLLEZ

Ancien du 2ème RTLr,  
GAND -

CE LIVRE EST VENDU AU PROFIT EXCLUSIF DU MUSEE FRANCAIS DE  
CORTIL-NOIRMONT

Toute mon enfance a été bercée des récits guerriers que me faisait mon père. J'ai connu avec lui la charge des hussards et la boue des tranchées. Je fus à Charleroi, sur Marne et aux Eparges

Lorsque , vingt ans après . Je partis à mon tour, ce fut avec l'assurance tranquille que c'était effectivement mon tour et qu'il était dans l'ordre des choses que les fils reprennent les armes déposées par les pères pour défendre à nouveau les libertés menacées.

C'est assez dire si j'étais "fana" et peut-être candide.

Les beaux esprits s'en gausseront.

Histoire, ce! le de ma génération, a bouleverse le monde. La mienne. dans la période décrite ici, si y inscrit très petitement c'est une goutte d'eau dans la mer. Elle n'a d'autre importance que cet infime apport, autant dire aucune, ou presque .

Elle serait même tout A fait insignifiante si elle ne Portait témoignage parfois du comportement généreux de Sens simples rencontres sur ma route.

A ceux qui m'ont aidé dans ma captivité. à ceux qui m'ont secouru dans ma fuite et permis de recouvrer la liberté. Je devais bien l'effort de quelques lignes.

ooOoo

## GEMBLOUX

Tout commença lorsque je rejoignis mon régiment après trente jours de permission Passés a Marrakech. Trente jours merveilleux dans la lumière et le soleil ces choses si bonnes après des mois de grisaille et de froid. De cette de guerre où, pour moi comme pour beaucoup d'autres, il ne s'était rien passé, je ne retenais qu'un morne pourrissement dans la boue de la Woëvre et la neige de la Moselle. C'était donc dans la région de Maubeuge ou venait de s'installer le 2ème RIM (1). On me signifia en arrivant que je devais rejoindre Bavay où débutait un stage de formation anti-chars. C'est, là que j'eus a connaître et mettre en œuvre cet extraordinaire canon de 25 m/m. C'est à cet instant peut-être que le destin, ma bonne étoile ou mon bon ange, se penchèrent sur ma modeste existence pour m'extraire...

(1)Régiment de Tirailleurs Marocains

... de la Section mitrailleuses dont j'étais jusqu'ici l'un des non moins modestes chefs de groupe. Je dis cela car de cette Section je ne vis revenir, bien plus tard, qu'un seul élément. Grièvement blessé, il fut rapatrié sanitaire par les Allemands. Tous les autres disparurent entre le 14 et le 15 mai. Tous, Huard, le chef de section, son adjoint, " Zeroual" le caporal d'échelon, mon ami Amalou et la vingtaine de tirailleurs qui la composaient.

Le stage à Bavay ne se termina pas. Il fut interrompu le 10 Mai 1940, où l'une des rares camionnettes dont disposait le régiment vint me récupérer pour me faire rejoindre d'urgence mon unité. Dans la nuit, nous avons bien entendu des bruits bizarres, ceux de ronflements dans le haut du ciel. Puis des ébranlements sourds à quelques kilomètres plus à l'ouest. Levés tôt, nous vîmes, dans l'émail bleu de ce matin de mai, évoluer d'étranges formations de poissons argentés curieusement suivies de traînées blanches. Très haut. Elles semblaient se déplacer lentement et rien ne venait troubler leur vol. Un vol qui me sembla plein d'assurance, et, curieusement, de poésie. Ces vagues qui déjà, plus loin, semaient la mort, signifiaient, ce que nous ne savions pas encore, que l'Allemagne venait de passer à l'offensive et, ce que nous ne pouvions imaginer, que cette vague allait littéralement nous balayer, et nous rejeter, les ouïes béantes - tout au moins ceux qui en réchapperaient sur des rivages lointains aussi inattendus que désolés.

Le moment n'était pas aux atermoiements stage terminé ou pas, on me confia un canon de 25, un avant-train, des munitions, un cheval pour tirer le tout et la destinée des quatre servants, Nepveu, le pointeur, Moktar, le chargeur, Ahmed et Lahoucine, les pourvoyeurs.

Parti de La Longueville, le bataillon franchit la frontière beige le 11 à six heures et prit la direction de Mons sous les ovations de la population qui, de part et d'autre de la route, distribuait café, chocolat et cigarettes. C'était bien parti.

- "Alleie, alleie, vous allez les arrêter, hein, savez-vous, alleie, alleie ... !"

Nous allâmes... ! Après une assez longue halte aux lisières de Mons, le régiment remit sac au dos pour une longue marche de nuit. Les unités arrivèrent à Houdeng-Goegnies à quatre heures du matin le 12 mai, après une marche harassante par des chemins de terre et se dispersèrent en alerte DCA dans les bois du Sart et de Courrière. C'est là que vinrent nous reJoin-4.-e les camions du train qui embarquèrent les chevaux et le matériel lourd. Les hommes montèrent dans des cars civils réquisitionnés.

Ils n'en étaient pas à leur première rotation, et de nombreuses déchirures dans la toiture indiquaient clairement qu'ils avaient été mitraillés en route. Ce n'était Suère rassurant pour la suite du voyage.

Le 13 à vingt trois heures, le 1er Bataillon occupait ses positions. A mon échelon je ne pouvais en avoir qui une vue restreinte. Je savais toutefois que, détaché de mon unité, je me trouvais au sein de la 1ère Compagnie (Couston-Lemaître) dont deux groupes de voltigeurs à quelques deux cents mètres en avant couvraient ma pièce. Je devais dans l'immédiat mettre en batterie face à la voie ferrée. Cette voie, je ne la distinguais guère dans la nuit pourtant claire, je la devinais plutôt par 'Les silhouettes des tirailleurs, qui, échelonnés sur son parcours, creusaient hâtivement leurs trous. Creuser, c'est ce qu'il me fallait faire au plus vite, me dit l'Adjudant Huon venu me rejoindre et me préciser un peu mieux ma mission. J'appris ainsi où j'étais : devant la voie ferrée Bruxelles - Namur, et dans le secteur de Gembloux, grosse bourgade à deux kilomètres à ma droite. Devant, au-delà de la voie ferrée et à ma gauche, était Ernage, puis, derrière, le village où nous avions débarqué à la tombée de la nuit : Cortil-Noirmont. Bien sûr, dans la nuit, je n'en distinguais rien, mais de m'être situé sur la carte me réconfortait, me donnait en quelque sorte une existence reconnue dans un ensemble. Le gros de la section se trouvait avec ses mortiers et une mitrailleuse anti-aérienne à deux cents mètres, en lisière du bosquet dont Je distinguais la masse sombre. Un peu au-delà, au bord du chemin de terre qui reliait Cortil à Ernage, et traversait donc la voie ferrée, était une grosse ferme où s'installait le PC du bataillon et le poste de secours.

Un peu avant l'aube, quelques rafales parties de divers points de la ligne de front, et notamment des Sections Arrighi et Huard, postées à la voie ferrée, déclenchèrent chez moi, je dois le dire, plus d'étonnement que d'inquiétude. "Comment, déjà ... ? et le Canal Albert, alors ... ?" Les Belges, le long de la route, nous l'avaient dit infranchissable. Et puis, il était loin, le Canal Albert ... Non, un nerveux, sans doute, qui par son tir intempestif, avait déclenché celui de toute la ligne de feu. Ou des parachutistes, peut-être ? On commençait à en parler. Bof ! d'ailleurs l'alerte avait été de courte durée et tout était calme maintenant. Ce que Je ne pouvais savoir, encore, c'est que la bataille de Gembloux venait de se déclencher.

Au jour, la pièce enterrée, bien défilée derrière un petit repli de terrain et recouverte de ses filets de camouflage. Je laissai Moktar de veille et sombrai dans l'anéantissement physique qui suit les longs efforts. Trois jours de une nuit de terrassement, mon trou me sembla bon ...

...coiffées d'un béret et vêtues de noir en jaillirent. Le troisième n'en eut pas le temps : à demi sorti, il s'affaissa plié en deux, les bras ballants sur les chenilles.

C'est alors que je réalisai le bruit qui m'environnait. Dans la tension qui était la mienne, pris par mon action personnelle, je n'avais pas eu conscience du crépitement des F.M. , du "tac, tac, tac, " plus lent des Hotchkiss de Huard et de Sabatier, ni des froissements de soie que faisaient là-haut les obus passant sur nos têtes pour s'en aller exploser au delà d'Ernage sur les unités allemandes qui montaient. Elle mettait le paquet, notre artillerie ! ça oui ! et la situation là-bas ne devait être guère confortable. Stoppé vigoureusement, l'ennemi n'insista pas. Petit à petit, le bruit de la bataille s'atténua, puis cessa. Quant aux chars, mis à part les trois laissés sur le terrain, et que Nepveu s'acharnait à faire flamber, je n'en vis plus d'autres.' Le reste de la journée fut calme.

Le soir, le Capitaine Couston-Lemaitre vint nous voir et, devant le tas de douilles amoncelées, les trois chars qui fumaient encore, eut une phrase qui m'alla droit au cœur : “ vous êtes de braves gens ... ! ”. “ Ah les braves gens ! ” s'était exclamé, dit-on, le Prince Royal de Prusse devant la charge des cuirassier-- de Reichshoffen (qui eurent moins de chance...). Après ce rapprochement osé, je m'endormis dans la vision, au dessus de mon trou, d'une Victoire sur fond de ciel pourpre, tendant sur nous ses fiers lauriers... La nuit fut calme, seulement troublée par l'arrivée du ravitaillement et, un peu plus tard, par celle d'une chenillette du bataillon qui me livra deux nouvelles unités de feu et vingt mines antichars, dites "légères d'infanterie", que je disposai en cordeau à cent mètres devant la pièce.

15 Mai - 10 heures 30.

La vague arriva du nord-ouest, passa, me sembla-t-il à la verticale de Gembloux et fut sur nos arrières. Ce qui semblait une ronde commença . un tour, deux tours, trois tours et le premier plongea avec un curieux sifflement et si raide que je le crus touché. Mais il s'élevait maintenant au dessus des arbres alors que nous parvenait le bruit d'une forte explosion. L'un derrière l'autre, les avions viraient, piquaient, remontaient et s'éloignaient, laissant la place à la vague suivante. Les explosions se suivaient maintenant sans interruption et nous voyions monter de derrière l'écran du bois un épais rideau de fumée brune. Notre artillerie, dans la matinée, avait puissamment redonné de la voix. Ses batteries se turent l'une après l'autre, écrasées sous les bombes. “ La noria dura jusqu'à quinze heures - cinq heures de piqués appliqués maintenant sur toute la position. Leurs bruits stridents, plus encore que les explosions, nous avaient tendu les nerfs à l'extrême. Nous subissions, hagards ...

... et impuissants, ce terrible matraquage. Nous voyions les Stukas à l'œuvre et leur terrible efficacité. Mais où était donc notre aviation, nos Moranes, nos Dewoitines tant vantés? Dans ce coin de ciel je n'en vis aucun, et c'était bien triste. Un Stuka, cependant, fut abattu par la mitrailleuse Oerlikon de D. C. A. Il s'était écarté de sa formation et passait au dessus de nos têtes. Je vis nettement le coté gauche de sa carlingue voler en morceaux sous l'impact de balles explosives. Une fumée noire s'échappa rapidement de sous ses ailes et Il tomba chez lui, derrière la crête.

Puis ce furent à nouveau les chars, suivis de près par l'infanterie d'assaut dont on voyait maintenant bondir les silhouettes rapides. J'avais maintenant la bonne hausse, et dans les cinq premières minutes deux nouveaux chars furent arrêtés. Ils me semblèrent plus gros et plus lourds que ceux de la veille. J'identifiais rapidement les silhouettes étudiées à Bavay : il s'agissait cette fois de chars Mark III, canon de 37 en tourelle et mitrailleuse à l'avant. Mais c'est le nombre plus que le type qui m'impressionna. Une bonne quinzaine de ces monstres sillonnait la plaine devant moi, avançant, s'arrêtant, tirant, cherchant le repli de terrain et la position "à défilement de tourelle". La pièce tirait sans interruption et je dus calmer un peu Nepveu. A ce rythme les munitions défilaient vite et dans peu de temps nous n'aurions à opposer aux chars que nos dérisoires mousquetons. Espérer un nouveau ravitaillement me paraissait exclu. Qui aurait pu venir jusqu'à nous, même en chenillette ? A travers le réseau serré des balles dont nous entendions les, claquements au dessus de nos têtes, au milieu des explosions qui couvraient le secteur, toute progression me paraissait impossible. Toutefois Je ne me sentais pas directement menacé, n'ayant été l'objet d'aucune concentration particulière. Et je raisonnais comme tout combattant plongé dans la bataille :

- “ Ça dégringole, c'est sûr, beaucoup seront frappés, le sont déjà, mais pas moi. Moi, je vais m'en sortir...”

Dans le vacarme de la bataille le silence de mes hommes était particulièrement impressionnant. Seul Moktar m'avait dit tout à l'heure, alors que pour mieux observer J'avais sorti le buste hors du trou :

- Bisse toi, Cabral Chif, bisse toi, li trop mouvi maint'nant!

Sans doute partagions nous la même angoisse, en ces mêmes instants, avec peut-être chez mes Marocains plus de fatalisme et de sens religieux.

Allah houa akbar ! Allah ichouf (1)

(1) Dieu est le plus grand ! Dieu voit (ce qu'il doit faire)

Pour rompre cet angoissant mutisme, je demandai

- Nepveu. combien reste-t-il d'obus ?

- C'est la dernière caisse! Attends, je compte .... quinze .... !

- Bon ! (Ce qui était vraiment façon de parler ... !)

Il ne fallait plus tirer qu'à coup sûr, et surtout pas avant que les chars, maintenant tous défilés, ne se remettent en mouvement.

Vingt minutes que ma pièce était muette. Etait-ce cela qui les avait décidé à bouger, en face ? Car ça avait bougé, je le sentais. Le terrain devant moi n'était plus tout à fait le même. Le balayage de mes jumelles me le confirma. Là-bas, derrière ce repli de terrain, je ne voyais plus le sommet de la tourelle du char qui, tout à l'heure, s'y était embossé.

Merde ! Il était parti et je n'avais rien vu. Où était-il maintenant... ? pas possible qu'il soit déjà arrivé là !

Derrière une haie qui, perpendiculaire à la voie ferrée, courait jusqu'à la ferme. Une masse sombre se déplaçait lentement en cahotant. Je vis rapidement qu'elle n'était pas seule, : une autre forme était arrêtée à une trentaine de mètres devant. Cela impliquait que la voie ferrée était franchie, au moins en un point. Et moi, dont la mission essentielle était d'empêcher ça, je n'avais rien vu ! Comment était-ce arrivé ? L'inaction momentanée après tant de tension et de fatigue accumulées nous avait insidieusement engourdis et voilà maintenant qu'il était peut-être trop tard.

- Nepveu, vite, derrière la haie là-bas, à gauche, il doit y avoir deux chars ...

- Où ça ? Je ne vois rien.

- Tiens, prends mes jumelles.

- ...Ah! oui, je vois ! Il y en a un qui bouge.

- Tu peux les tirer ?

- Attends, Je regarde ... Non, Ils sont trop à gauche. Il faudrait déplacer un peu la pièce.

- Essaye, vite.

Allongés, travaillant sur le dos, les servants purent la faire riper de quelques degrés.

- Ça va ? Tu peux tirer ?

- Oui, ça va. Mais la pièce ne repose plus que sur une flèche, on a dû replier un peu l'autre.

- Tant pis ! Vas-y !

Le premier char flamba tout de suite un coup heureux dans le réservoir, sans doute. L'autre fut arrêté dans la minute qui suivit.

C'est le septième! Sept, on en a déjà eu sept, dis donc

- Ah, dis donc !

Cette brève éloquence résuma notre bulletin de victoire et mit fin à notre angoisse.

L'étonnant était qu'aucun de ces chars n'ait apparemment découvert d'où partaient ces coups qui leur tombaient dessus si drus.

A l'instruction, J'avais souvent entendu cette remarque

"Le char est un engin puissant, mais il est aveugle.\* Un peu comme le rhinocéros, en somme. Après tout, c'était peut-être vrai. Mais d'autres engins, avaient de bien meilleurs yeux. Ils étaient même spécialisés dans l'observation. Comme ce "Fieseler" qui, quelques instants plus tard, vint tourner au dessus des emplacements de la 1ère Compagnie. Lorsqu'il se dirigea vers nous, pas plus haut qu'une centaine de mètres, nous tirâmes bien dessus quelques coups de mousquetons. Il ne sembla pas s'en émouvoir beaucoup et, après un virage ronronnant, revint lentement vers nous, pencha l'aile et lâcha quelque chose. Une chose qui descendait en tourbillonnant et derrière laquelle une fumée violette s'échappait.

- Tiens ! Ils lancent des feux de Bengale maintenant

Quoi qu'il en fut, c'était bien visé. La fumée violette dépotait maintenant à plein tube, à vingt mètres devant nous ...

... Les deux premiers coups claquèrent l'un derrière l'autre un peu sur notre gauche. Deux autres suivirent, A droite cette fois. Quelques secondes, trente, peut-être, puis quatre coups arrivèrent, derrière et très près. Je perçus nettement le chuintement qui précédait leur arrivée et je compris : nous étions la cible d'un groupe de mortiers dont la mission était de faire taire définitivement cette pièce anti-chars, si gênante et enfin repérée. Les coups se suivaient maintenant devant, derrière, sur les cotés, par deux, par quatre ...

. . . Nous étions dans la fourchette. (1) Le sol tremblait sous nos corps, dans nos dos recroquevillés, sous les grands coups d'assommoir assénés sur nos têtes. La mienne s'enfonçait entre mes épaules : à ce rythme je n'en aurai bientôt plus ! Ils en étaient là-bas au tir d'efficacité, sept ou huit projectiles sur la trajectoire ! Il en serait ainsi jusqu'à la fin, Je le savais, la fin, celle de la pièce, la nôtre, c'était inéluctable. Précédés de chuintements brefs, comme de grands coups de faux, les obus se suivaient et tombaient si près que *nous* étions sans cesse arrosés de débris de terre et que la fumée des éclatements nous suffoquait, une fumée blanc-jaunâtre, à la saveur acide. Ma tête continuait de s'enfoncer et ma vessie, lentement, se vidait. J'avais de curieuses sensations, celle d'être dans une caisse étroite secouée à chaque coin par des êtres grimaçants. Cette autre d'être lié au poteau d'un de ces engins utilisés dans les foires pour mesurer la force des fiers-à-bras : vous savez, quand on tape assez fort, une masse remonte le long du poteau et vient percuter un pétard. Les gros bras tapaient, tapaient, à grands coups de maillet ; tout à l'heure, l'un d'eux m'atteindrait et ma tête éclaterait, écrabouillée. Je voyais nettement la chose, si bien que c'était un autre moi qui se trouvait au fond du trou, un "moi" misérable et condamné. Le "moi" lucide observait, curieusement détaché. Ces fantômes, ce dédoublement m'aidèrent sans doute à rester là, comme la mission le commandait, à ne pas céder à la panique qui m'envahissait, à ne pas bondir hors du trou et courir, courir ....

Le coup qui tomba sur la pièce ne me sembla pas plus près que les autres. Non, mais je vis quelque chose passer au dessus de moi, on aurait dit une manche, puis un corps suivit, un corps qui franchissait le rebord de l'abri et disparaissait. Dans le même temps, je perçus que Nepveu m'appelait :

- Brindejonc, ça y est! Je suis touché ...

- Où ça '?

- Dans le dos...

- Attends, J'arrive

L'obus était tombé entre les flèches du canon, sur Ahmed peut-être, dont le corps disloqué gisait, projeté sur la culasse. Nepveu était agenouillé sur la flèche gauche à son poste de pointeur. Deux petites déchirures aux lèvres sanglantes barraient sa veste sous l'omoplate. Moi, je- ne ressentais rien, aucune douleur ...

(1) Fourchette : intervalle séparant deux, ou plusieurs coups considérés comme au but.

... Je pouvais remuer, me déplacer. Un peu de poudre brûlait sur mes vêtements, mais J'étais indemne. Comment était-ce possible? Il existe au combat de ces miracles.

J'interrogeai Nepveu

- Tu as mal ?

- Un peu ...

- Tu pourras marcher, courir ?

- Je ne sais pas. Je vais essayer.

Le tir avait cessé. Pour ceux d'en face, l'objectif était atteint. Comment arrivâmes-nous jusqu'au poste de secours, l'un soutenant l'autre, courant, plongeant à terre, nous relevant, persuadés qu'au prochain bond l'arme automatique qui nous poursuivait allait mettre fin à notre course ? Ce fut le second miracle de la journée. Mon nom ne devait pas figurer sur le grand livre ouvert à la page du 15 Mai 1940.

La cour de la ferme que je dus traverser pour descendre à la cave abritant le poste de secours était jonchée d'éclats. Tout le monde, décidément en avait eu pour son grade. Je retrouvai Moktar allongé sur une table. Un Adjudant-médecin achevait de couper les débris de chair qui pendaient encore au dessous de son épaule<sup>7</sup>. Je me demandais comment il avait eu la force d'aller jusque là avec un bras arraché et une importante perte de sang. Enfin, il était vivant et j'essayais de le réconforter :

- T'en fais pas, Moktar, c'est fini maintenant, tu vas aller à l'hôpital et puis bientôt à Marrakech. Inch'Allah! (1)

- Inch'Allah ! mi la main, Cabral Chif, où y a la main... ?

C'est vrai : le bras c'est peu de chose, l'important c'est la main, ce merveilleux outil qu' il y a au bout. Et quand on a perdu son bras, on a aussi perdu sa main. - - (2)

J'étais maintenant dans cette ferme qui abritait encore le P.C. du bataillon et le poste de secours. Des sections de voltige s'y étaient sans doute repliées car je vis...

(1) Si Dieu le veut

(2) Pour les anciens Marrakchis qui pourraient lire 'ces lignes, je précise que le chaouch manchot que l'on put voir quelques années plus tard à la piscine de Marrakech était ce même Moktar qui avait obtenu ce poste des Services Municipaux.

le chef de l'une d'elles., l'Adjudant Robert, couché sur la pente d'un toit. Cette image me saisit par ce qu'elle avait d'insolite d'autant plus que l'arme qu'il tenait à la main ne l'était pas moins, un fusil de chasse qu'il épaulait de temps en temps. Il tirait 6 chevrotines sur des fantassins allemands qui s'infiltraient déjà dans les jardins bordant la ferme.

Je ne restai pas longtemps désœuvré. Le Lieutenant Gaidot, mon Commandant de Compagnie qui, venant du P.C. . se trouvait au Poste de Secours, me chargea de rassembler les isolés - les pauvres rescapés de mon espèce - que je pouvais trouver et d'attendre ses ordres. Il revint peu de temps après et me conduisit dans une écurie avec la dizaine de tirailleurs rassemblés à grand peine. Un trou qu'un obus venait d'ouvrir permettait une vue très large du champ de bataille et je reconnus, avec des sentiments très divers l'emplacement occupé quelques instants plus tôt.

- " Le P.C. vient de recevoir un message du Capitaine Grudler. Il demande du renfort.(1) Son poste est là, à trois cents mètres, face à nous en direction de la voie ferrée (ça, je le savais ! ). Il doit agiter son fanion de compagnie. A cet instant, vous essayerez de le rejoindre."

Je venais de . l'enfer, je m'en étais sorti par miracle et voilà qu'on me demandait d'y retourner ! Cette fois je n'en reviendrai pas. On ne provoque pas ainsi la chance.

Il était dit que cette chance devait n'accompagner tout au long de cette curieuse journée. Je ne me souviens que très confusement de ce qui suivit. Une grande gerbe de feu, un craquement de tonnerre. Et puis un trou. Je repris mes esprits au poste de secours. Comment y étais-je revenu ? Je ne trouvais aucun souvenir, aucune vision de la course qu'il m'avait fallu faire. L'obus éclatant au milieu de l'étable m'avait projeté là, annihilant le temps et l'espace. Les coups tombaient à présent sans arrêt sur cette malheureuse ferme dont une aile commençait de brûler.

Le bruit courut d'une contre-attaque menée par le 3ème Bataillon avec des chars. Enfin ! J'en vis arriver, débouchant de Cortil-Noirmont, une demi-douzaine, courts et ramassés. ils furent immédiatement pris à partie.

Les coups qui ricochaient sur leur blindage ne les arrêtaient pas. Ils dépassèrent la ferme.

(1) Je connus bien plus tard la teneur de ce message.. Il disait à peu près ceci : "Je ne peux plus tenir, mes Sections sont anéanties. Si vous pouvez m'envoyer des renforts, ce sera mon dernier message". Ce fut effectivement son dernier message il tomba, avec ce qui restait de sa compagnie quelques instants plus tard.



L'un d'eux arriva près de mon ancien emplacement, le dépassa. Alors, je pensai au barrage de mines posé la veille. Se pouvait-il qu'ils n'en aient pas été prévenus ? Je le vis sauter et retomber inerte, et tout de suite prendre feu. Quelle tristesse ! Les autres n'allèrent guère plus loin. Les tirs anti-chars en eurent enfin raison. Tenir dans la ferme qui brûlait n'était plus possible. Le Poste de Secours se replia au milieu des éclatements. Tous les blessés, je crois, ne purent être brancardés. J'en traînai un accroché à mes épaules Jusqu'au poste régimentaire. Des projectiles traceurs filaient au ras du sol.

Je pus rejoindre à 20 heures ce qui restait de la Section d'Engins. Le regard stupéfait que Huon posa sur moi m'indiqua, mieux que des mots, d'où Je revenais.

ooOoo

## LA RETRAITE

Ce fut la retraite et sa cohorte de misères. Traversant les emplacements des artilleurs du 64ème R.A.A, je pus juger du travail des Stukas. Partout des pièces, des caissons renversés. Des tubes gisaient à terre, arrachés de leurs affûts. Des corps sans vie, chevaux et hommes, pêle-mêle. Un conducteur étendu tenait encore en main le bridon de son percheron. Il avait un curieux visage : les cheveux et le front reposaient sur le menton, le reste avait été emporté.

Dans la nuit je perdis mon chef de section qui fut blessé et évacué en chenillette.

Nous retraversâmes La Louvière, puis Houdeng, puis la frontière au milieu de la consternation de ces riverains qui nous avaient tant acclames quelques jours plus tôt.

Dans la forêt de Normal où, sans ordre, essayaient de se regrouper des isolés, des éléments de sections éparses, on put prendre un peu de nourriture et de repos. Pas bien longtemps, les Stukas étaient sur nos têtes et déversaient leurs bombes. Je m'accrochai à deux sous-officiers du régiment apparemment aussi paumés que moi. Ils avaient pu tout de même regrouper une quarantaine d'hommes et cette petite troupe d'enfants perdus continua sa marche incertaine. Une ville brûlait dans la nuit quand nous passâmes près d'elle. J'appris que c'était Landrecies.

Puis on piqua plein ouest. C'était la direction qu'avait pris le 2ème R.T.X., nous dirent les motards d'un groupe de reconnaissance.

Nous le manquâmes de peu. Beaucoup plus tard J'ai appris que ce qui restait du régiment, regroupé en un seul bataillon, menait un dur combat à Bouchain, à quelques kilomètres au nord, entre Valenciennes et Cambrai.

Cambrai ! C'est là que nous sommes arrivés en continuant à marcher. Une marée humaine traversait la ville. Des troupes disparates, plus ou moins débandées ; des civils aussi, des familles entières penchées sur des chars à bancs, des femmes courbées sur des landaus remplis d'enfants et d'édredoris. Tout cela convergeait vers la place de IlégliEe dans une cohue .@nonstre. Un Sroupe de régulation dont le chef se tenait debout sur une table essayait de donner des indications, des directions, criait des numéros d'unités, demandait qu'on sarrête. . . .

Mais les vagues qui déferlaient étaient aveuizlee- et 0 r.ourdes. A la sortie de la ville on récupéra une quinzaine de nos hommes. Le reste avait apparemment sombré ....

Déjà, hiérarchie oblige, les deux sous-officiers de notre petite troupe, ayant mis la main sur une bicyclette,

partis courageusement en reconnaissance. A la recherche du régime-nt, me dirent-ils, me donnant toutefois rende2-vous dans un bois avant Bapaume. Sept à huit heures plus tard, deux boites de "singe", vides, témoignaient d'un arrêt récent à la corne du bois. Xais de sous-officiers, point ! De pas davantage.

A partir de là, sans ordres, sans contact, je ne fus plus qu'un fuyard parmi d'autres fuyards, entraîné par le flot déferlant de la déroute.

Amiens fut atteint le 20 Hai vers minuit. Cette ville sans lu=ière, sans mouvement, figée dans le silence, nous parut imorte. Comment était-elle défendue - et Ilé-tait-elle '? -Je ne saurais le dire. Ce qui est certain c'est que nous ne Rencontrâmes pas âme qui vive, ni d'autre défense apparente que celle d'un vieux char F.T. sur le parvis de la cathédrale. D'où avait-on sorti cette pièce de musée, de quel parc empoussiéré? Et qui avait eu l'audace de le foutre là, dans la dérisoire illusion d'une quelconque efficacité ?

Nous nous installâmes, harassés de fatigue dans un tangar-, près de la Somme, pour y passer le reste de la nuit. *Nous* avions marché pendant cinq jours avec de courtes haltes, talonné-- par l'avance allemande, et avalé plus de deux cents kilomètres.

Je sombrai dans une sorte de coma. Le jour était d+t-'A bien i levé lorsque J'en émergeai enfin. A la torpeur de la nuit succédait maintenant tout un magma de bruits vers le centre d la ville.

Des bruits mijécariques riota?r@m rat, faite de ronflements de moteurs, de cliquetis de chenilles. Ça passait paisiblement **F-i j** 'ose dire, car aucun bruit de bataille, aucun claquement d'arme n'accompagnait ce roulement continu.

Les blindés allemands nous avaient donc rattrapés. Il me suffisait de faire quelques pas vers la ville pour les voir, ce dont je n'avais nulle envie. Que faire ? Se cacher ? Où ? Essayer de quitter la ville par le sud, éviter les grands axes et, peut-être, pouvoir poursuivre en direction de Paris ? Oui, c'est ça : Paris. C'est à Paris qu'il fallait aller. Si Amiens n'avait pas été défendu, au moins la capitale le serait-elle. Et puis il y avait les ministères, les grands états-majors. On saurait nous dire que faire, peut-être nous incorporer dans une autre unité. Nous **rie** serions plus ces enfants perdus dans **un** chaos qui nous dépassait. Je ressentais maintenant le besoin viscéral de m'accrocher à des structures, à quelque chose de cohérent, d'organisé. **A** Paris on allait trouver cela, et qui sait ? ... peut-être le régiment...

Ce délire ne dura guère. Un motard vint sur nos talons et, dans une savante demi-volte nous barra la route. Il me parut immense. Sanglé dans un long imperméable -jert-scambre, casqué d'acier, la poitrine rehaussée d'une plaque métallique retenue par une chaîne, les mains disparaissant dans de larges gants à crispins, droit sur son siège, c'était l'image même de la force et de la puissance. Te me sentis chétif. Nous dûmes mettre nos mousquetons dans **son** side, ce qui semblait régulier, mais aussi nos casques. Nous néations déjà guère brillants, nous fumes dès cet instant minables. Il nous repoussa jusqu'au parvis de la cathédrale où d'autres groupes semblables au nôtre étaient déjà parqués. Je revis le char F.T., maintenant percé comme une écumoire. Sur le sol gisaient ses servants, morts. Deux pauvres corps couchés ; l'un d'eux levait vers le ciel un bras déjà raidi, ultime supplique ou imprécation.

CDO000

VERS L'ES CAKPS

On nous c-ria la direction à prendre

- Route "Alperte", route "Alpertel, schnell

Je connaissais cette route empruntée la veille.

Le trolley se ferme et prit de la route d'Alt@r=rt. De

temps à outre-, un motard aboyant l'angeait la colonne, faisait

serrer les rangs, activer l'allure. On fit halte à une quinzaine de kilomètres plus loin, dans un champ en bordure de la route. Nous étions peut-être cinq cents maintenant rassemblés là. Une colonne de blindés était arrêtée sur la route. J'eus tout le loisir d'en voir de près le matériel. Il me parut d'une puissance écrasante. Combien, à cote, semblait dérisoire notre équipement hippomobile. Les équipages étaient de même, de beaux gaillards torse nu sous le soleil. Musclés et apparemment bien nourris. Ce n'étaient pas les Soldats

haves, qu'un propagande imbécile et coupable nous avait décrit, Si affamés qu'on pouvait les prendre au collet avec une tartine de confiture. Joyeux aussi comme tous les combattants victorieux, comme nous le fûmes quatre années plus tard sur les routes de Sienne et de Rome. Nous n'en étions pas là et, certes, je n'aurais pu imaginer cette suite à ma condition présente.

En regard, une bonne partie des nôtres, débraillés et rigolards, manifestait sans vergogne le soulagement d'en avoir fini. Pour un peu Ils se seraient excusés. Il est vrai "qu'en face" on facilitait les choses.

- Kries fertig! Fous, pientôt. chez fous ! Ya !

L'un d'eux précisa même qu'Hitler rie voulait pas notre destruction. Il aurait même manifesté à notre égard les meilleurs sentiments si, au lieu de nous lancer dans cette aventure, nous avions lu et médité "Mon Luth". Je compris mal ce que venait faire ici cet instrument avant de réaliser qu'il s'agissait de "Mein Kampf". . .

Décidément en veine de confidences, il nous précisa que lui-même aimait beaucoup la France, notamment la Côte d'Azur, où, étudiant, il avait passé des vacances. il gardait un souvenir visiblement ému des beautés brunes rencontrées et d'une végétation étonnante pour un Prussien : le "timell et le "bin barazol"...(I)

Nous devions rester toute la journée et la nuit suivante dans cette prairie. Aucun vivre ne nous fut distribue, et je connus les premières atteintes de la faim, sensation qui devait m'accompagner longtemps. Des corvées d'eau furent organisées vers un petit ruisseau voisin. Dans la nuit commencèrent, à s'élever quelques fumées légères. Les plus nantis, ceux qui avaient quelques provisions. . .

Thym et pin parasol

ou simplement une gamelle conserve au cote du ceinturon faisalà.d@ @-rit **papatfà-**.

Nous, repartîmes le lendemain, moi, comme beaucoup d'autres le ventre creux. La langue route co=enrait elle devait durer onze jours. La marche n'était pas rapide les colonnes de Prisonniers cheminent pesamment - mais c'était de l'aube au soir, sans pose, sans arrêt. Des gardes à bicyclette nous escortaient maintenant et se relayaient tous les dix ou vingt kilomètres. Comme les autres, chaque soir, notre petit groupe faisait sa soupe. Une gamelle avait pu être récupérée sur un paquetage abandonné dans un fossé. L'eau ne manquait pas, des citernes installées a l'étape nous en fournissaient sinon en abondance tout au moins de quoi boire. Le plus difficile était de trouver le bois pour alimenter nos feux. Lorsque le pré qui nous avait été offert pour la nuit possédait un, ou quelques arbres, on arrivait tant bien que mal à faire chauffer le contenu d'une gamelle, bien que le bois vert n'ait jamais constitué un fameux combustible. Si le champ était nu, ce qui arrivait souvent, Il fallait se rabattre, sur les piquets de clôture que, certes, on ne pouvait arracher, mais d'où l'on s'acharnait à tirer quelques cop-eaux. Souvent il fallait attendre longtemps près du feu convoité d'un autre groupe. le sentais en moi se réveiller Rabo... (1)

Dans ces cas là ce n'était que vers dix ou onze heures du soir que l'on pouvai't se réchauffer le ventre d'un peu d'eau chaude où avaient trempé les pissenlits trouvés sur place ou les orties arrachées au bord des chemins. Le matin il fallait repartir après avoir fait la queue devant la batterie de chaudrons que l'intendance allemande installait maintenant à choquée étape.

Nous étions chaque jour plus nombreux, notre cours se gonflant de l'apport d'autres cours confluents. Il fallait se lever tôt pour être servis avant l'ordre de dévart. Le menu ne comportait qu'une seule variante . lorsque ce' n'était pas de l'orge parlé, c'étaait du son. Dans les bons jours ciuelcues fibres de viande ou de petits cubes de graisse flottaient sur le potage. Un j our, " l' I ntericlance r.L'ayant pas su i vi " , **i 1** f ut distribué à chacun cinq caramels pillés sans doute dans quelque confiserie. Les quarante kilomètres habituels furent tout de même abattus. A ce ret8ime nos forces s'e-puisaient et la faim nous tenaillait. Co=me d'autres, ilétaic-. prêt A manger n'imz-or@tc- quoi-, mtèmc- des escargots crus ramass., @--s le long des criemiris et ciu'un jour j'avalai **en** route, comn@@- ça, tout vivants. Je dois ajouter que mort estomac révulsé les rejeta.

sur les voies secondaires, les @.,rarÀde:i, route-- c-za4.erà-, réservées A l'Arméc- allemande qui dè:t@èrlait. Notre ax\* cle mare.,ie était loin d'être rectiligne.

(1) ci. "La G@.,erre du FEtu". t.-T.H.Ros@-iy Ainë)

-17-

Nous zigzagions d'ouest en est. Les bornes des routes m'apprirent le non des villes près desquelles nous passions sans, bien sûr, jamais y pénétrer. Péronne - Guise - Hirscn -Rocroi - Givet jalonnèrent ainsi notre itinéraire. Nous devions, aux dires de notre escorte, aller dans un lieu de rassemblement, une ville allemande proche de la frontière pour y être recensés, ce qui pouvait expliquer cette marche vers l'est.

Dans les villages traversés, où revenaient maintenant les habitants avec leurs affaires, étaient placardés des avis nous concernant : "Les prisonniers qui chercheraient à s'évader, les populations qui leur viendraient éventuellement en aide seraient fusillés. Selon les lois de la guerre." Pourquoi prendre de tels risques alors que dans quelques jours, quelques semaines tout au plus, tous les prisonniers seraient démobilisés et renvoyés chez eux ? Je n'accordais pas à ces belles promesses un crédit absolu, pourtant je ne tentais rien et continuais d'avancer. J'avançais parce que tout un monde de certitudes s'était brusquement écroulé. J'avançais parce que mon univers était réduit au troupeau qui m'avait absorbé. J'avançais parce que dans ma détresse et ma misère, les seuls liens affectifs auxquels Je pouvais encore m'accrocher étaient quelques camarades retrouvés qui, comme moi, avançaient, abêtis, abrutis de fatigue. Partir, c'était les perdre ; c'était tout perdre. Dès le début, vers Péronne je crois, J'avais retrouvé Amadéi, Joseph Amadéi originaire de Sartène. On ne voyait que lui dans la masse pourtant importante des prisonniers déjà parqués quand arriva notre colonne, plus précisément sa chéchia rouge qu'il avait conservée. J'allai vers ce phare. Son accueil, malgré sa détresse, me fit sourire:

- Oh ! Brindejonc ! Tu es prisonnier... ?

- Ben ....

- Eh ! ... moi aussi

Nous rie nous quittâmes plus et sbn humour involontaire m'apporta parfois un peu de gaité. Il en faut si peu en pareil cas.

Dieu merci, Il ne pleuvait pas. Depuis longtemps on n'avait vu un mois de Mai aussi beau, un ciel aussi bleu. Au hasard de la marche, la vue parfois s'étendait loin >et je pouvais voir notre colonne sinuant sur plusieurs kilomètres. J'étais un élément de cette chaîne tout semblable aux autres, avançant mécaniquement, sale, hirsute, une boîte de conserve brinqueballant sur les fesses. Si, pour moi, un détail devait caractériser la condition du prisonnier en marche, c'est bien cet objet, la boîte de conserve vide et plus ou moins rouillée ramassée un jour près d'un tas d'ordures et maintenant ...

... retenue à la ceinture par une ficelle. Précieux objet sans lequel aucune ration de "gruppen suppe" ne pouvait être espérée. Il m'a été donné de voir beaucoup de colonnes de prisonniers depuis, et notamment celles de nos anciens vainqueurs. Ils avaient tous un semblant de gamelle, une boîte leur battant les fesses. C'est la triste calebasse des pèlerins en déroute.

00000

SAGAN

Le soir du onzième jour, la colonne s'arrêta près d'une voie ferrée. La station assez proche laissait deviner son nom: Je=elle. J'appris un peu plus tard que c'était une petite bourgade dans les Ardennes belges. Nous sûmes aussi que là se terminait notre marche et qu'on allait embarquer dans les wagons dont une longue rame attendait sur la voie. C'étaient de ces wagons, vous savez, sur lesquels on peut lire. "Hommes : 40, Chevaux (en long) : 8". Ce n'est que le soir venu que nous pûmes embarquer. On nous avait distribué les vivres du voyage : un petit morceau de saucisse rouge et une tartine épaisse d'environ deux centimètres d'un pain lourd et à odeur surette. J'en mâchai avec délices, longuement, longuement, un morceau, malgré l'envie de tout dévorer d'un coup, c'était la ration du voyage, nous avait-on dit, mais rien n'avait été précisé de sa durée, ni de sa destination.

A grand renfort de cris Los Los ! Schnell. et de poussées dans les reins., le fusil tenu par le travers, les wagons se remplirent. Puis la porte roula en grinçant sur ses glissières et le verrou tomba dans son logement, clac !, comme un couperet.

J'ai toujours été impressionné par le sifflement des trains. Il éveille en moi des échos douloureux et suscite des images surgies d'autres mémoires. Des femmes en cheveux, vt~tues de longues robes, évanescents dans les vapeurs des quais et sous les cintres des gares, des adieux éplorés. Images de Septembre Quatorze qui me furent tant contées ? Peut-être, sans doute, même...Une même peine, un même désespoir m'étreignirent lorsque le train siffla et que notre convoi s'ébranla, m'emportant vers d'angoissantes ténèbres. J'allai vivre maintenant dans la nuit. Pour combien de temps ?

On s'organisa, tout au moins on tenta de le faire. Quelqu'un dit que, puisqu'on ne pouvait tous s'allonger ni même s'asseoir, il fallait instaurer un tour de rôle. La moitié du wagon s'allongerait pendant-, deux heures- l'autre se resserrera en

-19-

-rial'

1

£:,y lac" r. e

c-t u e i a t a n

u tout Et î ans - :::Du s MLDirl£:; disciplinés, au Plus i- ec i- u E, de fatigue après les longues journées de marée qui avaient suivi les combats '? Bref, le matin nous trouva comchês pe--Ie- mêle les uns sur les autres. Trois corps au moins pesaient sur mes Jambes que je ne pouvais bouger, mes pieds douloureux achevaient de se confir dans le jus acide de chaussettes inchangées depm i -@\_plus d'un mois. Ma l g r la nécessité de les enlever, j 'avais gardé mes chaussures si elles maintenaient la macération en vase clos au moins s'opposaient-elles A l'écrasemr--nt.

N(D-tre train s'était arrè-.ià plusieurs fais au cours de la nuit, a:va i t manoeuvré, était reparti l l était arrêté maintenant depuis un bon mom--nt. Ceux qui avaient oc:cupé en fc>rce les places sous les ouvertures barraudées nous apprirent que nous étions dans une ville, une grande ville même. Puis on entendit les coups de gueul-e qui maintenant nous étaient familiers . "las las ! schnell !". Des portes s'ouvraient bruyamment. Tous les wagons vomissaient maintenant leur contenu sur le quai. Des inscriptions sur fond blanc nous apprirent que nous étions à "Trier" (Trèves). Cette ville me- parut sinistre, ce que J'en vis, du moins : les maisons proches de la gare, souillées de fumées de charbon accumulées sur leurs façades depuis de= décennies, me parure-@it plus **noires** encore sous la pluie **qu4-** tombait. On nous rassembla.

Fünf, Kolonr4,e, Fünf, Kolonrie

Durant tout le temps de ma captivité, tous les rassemblements se firent sur ' Fünf Kolonrie " Ce Le fut jamais ni par trois ni par quatre, toujours par Fünf ... La montée vers les bâtiments à allure de caserne qui surplombaient les voies me parut un calvaire. J'étais si las, si ankylosé et mes pieds si douloureux ! Je crus que Je n'y arriverai jamais. Des soldats qui descendaient vers la ville nous croisèrent. Beaucoup dleritre nous, anxieux, les interrogeaient sur des questions vitales

- On va pouvoir manger

- Ya, Ya, morgen, morgen

- On pourra écrire ? recevoir des colis, se laver

Chaque- question obtenait invariablement la m4me réponse

of Ya, Ya, morgen, morgen !. Y mettaient-ils de l'ironie Difficile à savoir. C'est pc-lit-tttre ce que pc-nsa Amado--i qui, s'approchant de l'un d'eux lui dit avec toute la saveur de son accent corse :

- Eh ! Et ta soeur, elle baise .... ?

-20-

Ya, Ya, morsen, norgen

Cet intermède détendit beaucoup notre petit groupe. Le bon comique est affaire de situation.

On nous rassembla, par rang de Fünf, dans la cour centrale de la caserne pour y être comptés et pour y subir une fouille sévère. Des milliers de prisonniers devaient connaître com moi cette cour de mâchefer. Tous l'appelèrent 'la place noire'. Notre troupe était manifestement attendue. Des vivres nous furent distribués : une soupe appelée un peu pompeusement "goulash", deux cents grammes de pain et une cuillerée de marmelade, cet ersatz de confiture rosée au vague goût de groseille qui devait être notre "dessert" pendant de longs mois.

Puis ce fut le passage à la douche. Bienfaitante, certes et reçue avec délectation, mais accompagnée de la disparition totale de tout notre système pileux. Les cheveux, les moustaches et les barbes étaient déjà tombés sous la tonte vigoureuse d'une batterie de 'friseurs' in--ta. Ils étaient dans la première salle. Il fallait, sur le seuil de la seconde, puiser dans une lessiveuse pleine d'une pâte grisâtre et s'en enduire le corps. Le produit 'était un peu urticant mais terriblement efficace. Tout partait sous la douche et l'eau ruisselant sur nos corps déposait à nos pieds les paquets plus ou moins sombres de nos toisons. Certains que nous avons vus entrer velus comme des ours ressortaient pareils . à de gros vers blancs, méconnaissables et indécents.

Ensuite il fallait se mettre **en** ligne, se baisser, les coudes sur les genoux. Derrière passait un infirmier qui vérifiait qu'aucun poil rebelle n'avait échappé au traitement. Ecartant, scrutant, il apportait à l'exécution de sa tâche une grande conscience et beaucoup d'intérêt. En quarante-huit heures, tout le convoi fut tcndu et lessivé. La couenne raclée, nous étions prêts pour un nouvel embarquement.

Nous savions maintenant qu'il fallait faire vite pour se hisser dans les wagons et échapper aux bourrades, au frottement des crosses sur les cotes. Les plus forts, les plus vigoureux - j'étais loin d'en être - s'emparèrent vite des bonnes places, au fond des wagons, sous les étroites ouvertures barraudées, là où l'air arrivait. Ces places s'avèrent vite très inconfortables. Au bout de quelques heures, des exigences naturelles s'imposant, l'on vit circuler des boîtes. Plus ou moins pleines d'un contenu plus ou moins consistant, elles passaient de main **en** main au hasard des cahots pour aller jusqu'aux fenê--tres. Il arrivait rarement que tout se déverse proprement à l'extérieur. Malgré leurs appels à un juste tour de rôle, aucun St. Vincent de Paul ne s'offrit à prendre la place de ces galériens : ils finirent leur voyage nauséabonds et souillés d'excréments.

Ce voyage ne fut pas, pour autant, une partie de plaisir pour les autres. Nous étions plus nombreux encore que la première fois, scdixante-rix, (cDn se ccdmpta), entassée. p-e@-, dant les trois jours que dur& le transport. Je crus vingt fois mourir suffoqué, écrasé par les camarades couchés sur =i. Il **fallait** s'extraire pouce par pouce, profiter d'un rem-jement d'un corps pour ramener sa jambe, son bras, de dix, vingt centimètres, et recommencer. En quelques heures d'efforts on arrivait ainsi en haut du paquet, puis, le sommeil gagnait, cri n'enfonçait à nouveau et tout était à refaire. Je crue atteindre pendant ce transport le fond de la misère. Plus tard

des récits beaucoup plus atroces d'autres convois m'apprirent que J'en étais loin et m'a=enèrent Èx plus d'humilité.

Un peu avant E@erlin les portes de nos cellules s'ouvrirent. La Croix Rouge distribuait des biscuits de guerre et un peu de café, enfin, d'orge grillé ; -mais c'était chaud, légèrement sucré et cela nous sembla bon.

Ces Dames parties, il 'nous fut permis, sous 1 a.

surveillance des sentinelles du convoi, d'aller nous accroupir **dar-is** le champ voisin. L'après-midi du troisième jour nous amena au terme de cet épuisant voyage. Il fallut bien trouver les forces nécessaires pour se regrouper:

- Fünf Kolonne Fiinf Kolonne (ÇaL recommençait ...

Se regrouper et marcher. Marcher au delà de la ville jusqu'A **une** forêt de pins, à quelques kilomètres.

A sa lisière s'étalait le stalag. Comme les autres J'ai pu faire- cette marche, 'aller jusque-là, alors que

tout à l'heure je pe-@isais -rie pas pouvoir enjamber seulement le-- voles. Le camp était là et nous

ouvrait ses portes grillagées. Le e-@talag VIII C, **en** Silésie, le bout du no-ride. En tout cas un

autre =oucl@c- dans lequel, je le sentais, je ne pourrai vivre longtemps. Je résolus de ne

pas y rester plus d'un an. Au-delà, me ser.-@lait- il, je serais anéanti. Je ne pouvais savoir

comment mais je sentais intuitivement qu'il arriverait un moment où la c@.,ance, cette passante

diaphane, viendrait me frôler, et qu'il me faudrait sans hésiter saisir son voile léger.

Pour l'heure, la réalité était tout autre. Notre flot, dès son entrée dans le camp, fut divisé en deux cours

par Ilé---uc-il d'une table. Sur cette table, un gros "feldwebell -teuton faisait des gestes de

sémaphore et criait :

- Vranzès à droite ! Bretonsses à cauche

J'eus, un court instant des états d'âme, Je suis oriE@-naire- de Dinan, né de parents bretons.

J'allai tout de méine à droite, =es camarades de route étaient of vranzè=-", je n'agrippai ÈL

eux.

-22-



- L'armistice, d'accord, ça y peuvent pas nous l'cacher, mais c'est nous les vainqueurs ...

- Y z'oserit pas nous l'dire, pasqu'y-z-ont peur qu'cdu s'soulève. **On** est des milliers îci ...

Une belle fièvre patriotique monta roue nos tentep- et cri décida de défiler, par quatre, cette fois, en chantant 'La )tar--eillaise', sous l'oeil goguenard des sentinelles.

Les quelques camarades qui avaient été autour de moi depuis Amiens, qui avaient marché àL mes côtés et partagé chaque soir la décoction d'orties et de pissenlits réussirent assez vite à se faire intégrer dans de-- commandos de travail, et je ne les revis plus.

Les sédentaires du camp Étaient, tout au moins dans les premiers mois que je connus, constituée par diverr. groupes- anglais, polonais, alsaciens, lorrains et certains sous- officierf- qui, s'appuyant sur les dispositions de la Convention de Genève, se disaient réfractaires au travail. Il convient d'y ajouter tous ceux, et ils étaient relativement nombreux, qui devaient soit à leur débrouillardise, soit A d'autres talents, de s'être casés dans les super-planques qu'offrait le camp. -

EL tout premier lieu venaient les cuisines. Ceux qui avaient eu la chance, dès le début, de s'y faire employer, tranchaient sur la faune commune. S'ils avaient eu à souffrir, comme chacun de nous, ils s'étaient rapidement refait la cerise et, physiquement tout au moins, il n'y paraissait plus. De leurs rangs sortait l'essentiel des éléments des deux ou trois équipes de foot qui, les dimanches après-midi, se produisaient sur la grand'place.

Venaient ensuite les employés aux diverse-- tâches administratives du camp . comptabilité, tenue des fichierr., etc....La peste constituait dans cet eriseml.,Ic- **une** cellule palrticulièrement recherchée.

Plus tard, vers le mois de septembre, une sociit-té très à part occupa une des baraques du camp. Là v.,vaient peintres, sculpteurs, musiciens, qui avaient pu se procurer, ou se faire envoyer, le matériel indispensable à leur art ; une troupe théâtrale s'y était également créée. C'était la 'high society', la bourgeoisie du camp. Certes la situation en Son sein était enviable et enviée, mais je cro-às pouvoir dire qu'elle **rie** fut jamais critiquée. Bien au contraire, car cle!E.t aux camarades qui s'y produisaient que nous devons ces instants précieux pendant lesquels miradors et barb.--Iés s' ef laçaient pour permettre l'évasion intellectuelle et l'illusion d'une vie normale.

La direction du camp Jouait le jeu et favorisait dans toute la mesure du possible le fonctionnement de ces activités. Certes la propagande et le souci d'une Image de marque embellie de "culture" entraient-ils pour **une** bonne part dans ce comportement, mais notre condition nous faisait bon public et cet aspect des choses ne nous troublait guère. Toute l'expression culturelle était, bien entendu, soumise à la censure, à l'examen préalable des autorités. Si je ne décelai jamais dans les expositions, dans les spectacles qui nous furent offerts par nos camarades, aucune bassesse, aucune flatterie vis-à-vis du vainqueur, par contre la censure fut savamment trompée par une habile stratégie, une savante utilisation du vocabulaire et le jeu des mots. Sur ce terrain, nous étions les plus forts et les moqueries, les allusions à la lourdeur de nos gardiens qui arrivaient à passer la rampe étaient-elles ressenties dans nos rangs avec une intense jubilation et comme une victoire.

Je n'étais ni peintre ni comédien. Pas davantage cuisinier. Mon délabrement physique et moral, mon total dénuement m'ajoutés à mon manque de spécialisation m'interdisaient tout espoir de promotion sociale. Il me restait l'invitation permanente de collaborer et d'aller, comme beaucoup d'autres, en commando de travail. J'avais encore, il faut croire, à défaut de forces, suffisamment de puissance d'entêtement pour m'accrocher fermement au refus de toute participation, si minime soit-elle, à l'effort de guerre allemand. Puisque les sous-officiers pouvaient, selon les dispositions de la Convention de Genève, refuser le travail, c'était simple, je serai sous-officier. Il me fut aisé de passer - à titre tout à fait exceptionnel - du grade de caporal-chef à celui de sergent en arrachant les deux barrettes de laine qui ornaient mes manches il ne me restait plus que le Salon doré. Je m'en fus trouver mon chef de tente, en le priant de constater que je n'étais pas à ma place chez lui et de bien vouloir intervenir auprès du chef de block allemand pour la remise en ordre qui s'imposait et mon transfert chez les sous-officiers. Ce fut fait dès le lendemain. Il faut rendre cette justice au respect que tout Allemand a pour le bon ordre des choses.

Mon nouveau chef de baraque, Adjudant de réserve mobilisé dans un régiment de zouaves, était un personnage haut en couleur. Il devait à son grade le plus élevé et aussi peut-être au rang distinctif particulièrement visible d'une chemise sauvée de la débâcle et portée haut et fière, d'avoir été nommé à ces fonctions, ainsi qu'à celles "d'homme de confiance". Je dois dire qu'il n'avait pas entièrement la nôtre. Le seul fait qu'il s'octroyait chaque jour une gamelle de soupe supplémentaire - ayant droit, paraît-il, selon le règlement du camp A deux rations - nous le rendit de suite ...

... très antipathique. Il s'était entouré de deux adjoints dont la servilité nous écoeurait.

Ceci mis à part, la vie dans cette baraque n'était ni plus ni moins mauvaise qu'ailleurs.

J'avais eu la chance de tomber dans une travée habitée par des gars avec lesquels, d'emblée, je me sentis à l'aise et sympathisais.

C'est dans cette baraque que J'eus aussi, et J'en ressens encore la profonde émotion, la joie de recevoir ma première lettre, mon premier colis. La travée était faite du double alignement de vingt-quatre châlits élevés sur trois niveaux et accolés deux par deux. Je partageais avec un camarade arrivé le même jour que moi les deux places du bas de l'un des blocs de châlits. Les places du bas sont nettement les plus mauvaises, ce qui explique qu'elles étaient libres.... La nuit, on y entend, plus que dans d'autres, c'agiter le--, locataires du dessus. On y ramasse aussi les poussières et les poux, le tout suivant les lois de la pesanteur.

Les poux nous avaient maintenant totalement infestés. Nous n'y étions certes pas indifférents, mais nous vivions avec, ne pouvant faire autrement. Il y avait bien, périodiquement, les séances d'étuvase, mais leur résultat le plus évident était de réduire petit à petit à de la charpie nos vêtements et nos couvertures. Il eut fallu tout étuver, gazer ou brûler : nos maigres paillasses, la poussière qu'elles contenaient, les châlits, les bancs, tout, y compris la terre du camp. Je me demande même si le carrelage des douches n'abritait pas quelques con-aïdos de ces parasites prêts à se jeter sur les chairs misérables passant à leur portée.

L'épouillage était, de beaucoup, l'opération qui occupait le plus nos journées désœuvrées. On s'épouillait généralement dehors, la discipline du camp nous tenant hors de la baraque dès la distribution de la décoction d'orge grillée du matin achevée- et jusqu'à l'arrivée de la soupe du soir, vers dix-sept heures. Chaque jour, de longs alignements de corps maigres à demi-nus, appuyés à l'ombre des baraques, se tenaient penchés sur des frusques étendues sur leurs genoux. On écrasait journellement de quatre-vingt à cent poux, sans compter les lentes qu'il fallait traquer au plus profond des coutures. Sous la pression des ongles, nos parasites se vidaient et s'écrasaient avec un petit bruit sec. Nos pouces étaient permanents teints de brun-rougeâtre. Les écrasements se poursuivaient dans la baraque, sur les bancs, sur la table, un support dur facilitant l'opération. C'était l'occasion de corvayer l'entourage à s'extasier sur la belle taille d'un spécimen particulièrement réussi, cloué d'entre les omoplates, sorte, allure de bien nourri, sa "raie de mulet" bien dessinée. Certains prétendaient même en avoir trouvé ...

partant la croix gammée.

L'Événement Tiré de la Journalier le plus Important était sans conteste, pour des affaires fameuses, l'arrivée de la soupe. Bien avant dix-sept heures, les quatre tommes de soupe, deux par baquet, étaient parties. s'aligner devant les cuisines. Même si le hasard entraînait pour une bonne paire dans le rôle, l'état final, un judicieux placement dans la file d'attente était d'une grande importance. Il convenait de ne pas être dans les derniers et risquer ainsi, arrivant en fin de distribution, de ramener des baquets insuffisamment remplis. Mais surtout, il fallait savoir guetter l'ouverture des autocuiseurs et manoeuvrer avec beaucoup d'habileté pour laisser passer une ou deux corvées qui, écopant le dessus des marmites, n'en recevaient que l'élément le plus liquide. L'autocuiseur à demi vidé, c'était acceptable, on pouvait se présenter sans crainte de ne ramener qu'un clair brouet. Le fin du fin était d'attendre suffisamment pour tomber sur le quart inférieur, là où se tenait "l'épais". Pour réussir cette manoeuvre, il fallait être à la foie, fort d'épaules et fort en gueule. Chaque baraque aurait pu, c'est sûr, trouver l'équipe locale et envoyer chaque jour le même commando. X-ais voilà. . . il revenait aux hommes de rouler le privilège important de râcler les baquets après la distribution, alors, il fallait respecter un rigoureux tour de rôle.

Les baquets arrivaient, brinquebalasses sous la perche de pin que deux hommes, l'un derrière l'autre, tenaient sur l'épaule. La perche pesait lourd sur les clavicules amaigries et il fallait amener à bon port le précieux chargement, en priant bien garde de ne pas en renverser. Il fallait avancer ni trop lentement, ce qui eut rendu le trajet douloureux, ni trop vite pour éviter ballants et clapotis, et surtout marcher avec un ensemble parfait, gauche, droite, gauche, droite, l'avant-bras et la main droite pesant sur la perche, le bras gauche écarté du corps servant de balancier, Tout écart, toute rupture du rythme étaient fatals, le chargement tanguait, la soupe versait et on a vu, dans les premiers temps, toute une corvée s'effondrer, déséquilibres par les forces oscillantes dangereusement créées. Les Éclairés partis aux nouvelles nous apprenaient de loin la richesse du menu. Souvent, hélas, ce n'était qu'un triste convoi qui cheminait groupé. On savait alors que la soupe sera-t-elle claire. X-mais certains jours, les gestes fatals de loin, les mimiques expressives, nous apprenaient bien avant l'arrivée des coureurs que ce serait de "l'épais". "L't-pais". c'était ce qui comptait, peu importait la nature : patates et son, orge perlée, farines diverses, sauf toutefois si s'agissait, fait rare, de pâtes. Les pâtes ont plus tendance à se déposer que d'autres ingrédients farineux. Même les vigoureux brassages des cuisiniers n'en faisaient remonter en surface qu'une faible partie. Alors, tomber sur le fond ...

... der. marmite,-= un jour de péites, c'était l'aubatite. les estomacs jouiraient d'une agréable pesanteur pendant un couple d'heures.

La distribution faite, les 1 oncls de baquets étaient laissés aux hommes de soupe du jour, qui les raclaient avec avidité. Kais même après le récurage le plus énergique, il restait, ici ou IA, dans les interstices des douves, une fibre oubliée. C'est à cette recherche que se livraient ensuite ceux que l'on appela vite "les crevards". Je garde de l'un d'e.,;x un souvenir très précis. Il s'était fabriqué, en aplanissant et époutant une cuiller de fer, l'xDutil parfaitement adapté A la fonctiol recherchée.

Ainsi armé, il attendait, et, dès le premier baquet libérés plongeait jusqu'au fond. On ne voyait plus que ses jambes et son maigre fessier. Il grattait, récurait, raclait, réapparaissait à de courts intervalles pour récupérer sa récolte sur un index gourmand. Ce malheureux était affligé d'un physique ingrat, avec des lèvres épaisses, humides et toujours entrouvertes et de gros yeux de batracien derrière d'énormes lunettes cerclées d'écaille. Plonzeant, grattent, réapparaissant, plongeait à nouveau dans son b,-a-uet, il avzxit des allures de grenouille barométrique.

La faim nous tenaillait tous et, du matin au soir, tourmentait nos estomacs. C'était l'obsession permanente. J'eus très vite der.- hallucinations, toujourr. les mêmes . dans les grands moments de fringale, je sentais dans mes na:,ines des odeurs d'oeufs au plat. Un de mes voisins parlait c@@aque jour, interminaLblemr--nt, de croissants trempés dans du café au lait. C'était atroce.

PaLrallèlement à CeE; réaction

individuelles, une psychose collective s'était emparée des ca=ps. A SaSan cornm partout on se mit, dès le premier à copier et échanger des recettes, des menus. Comme tu- les autres, je fis la chasse aux papiers qui traînaient, que l'on pouvait trouver vers les cuisines ou les abords. Na culture culinaire t-tait plus que modeste, mais je pus, ici o-.- lià, glaner assez de renseignements pour posséder, comme un chacun, cinq ou six recettes particulièrement salivantes. On fantasmait ainsi, à longueur de journée, sur la préparat'kzn de l'entrecôte marchand de vin ou du veau Marengo. Il s'é-ta'Dlit rapidement une bourse où le-- recettes se virent cotée=- en cigarettes : le rêve, l'illusion se vendaient bien.

- La fal=. eut pour d'éclaircir rics rar@gS. Non par m--rtzîli-,é, mais tout simplement parce que la rt--sic-@arice petit A p4==It s'effritait. Les fameusee dispositions d--- la Corivc-,r.ktiori de Genève perdirent chaque jour de leur caractère d'intransigeance. Chaque semaine deux, trois, quatre, de nos camarades cédaient à l'attrait d'une nourriture un peu plus abondante r=@t partaient en camp de travail. Comme d'autr.-Ls je savais que Je mettais à résister plus d'entèttemc-nt quz- de vertu, aussi nous ri'avon-- jamais blâmé, même en pensée, ceux qui cédèrent.

Bien plus blâmable t@tait, par contre, la conduite de:::@ recruteurs qui venaient dans nos baraquements faire du chantage à la faim. Je revois très bien ce cavalier fringant et bien vêtu (nous n'avions plus pour la plupart que des haillons) qui, un après-midi, passa chez nous un couple d'heures. Une formalité administrative l'avait amené au camp, disait-il. Il venait d'un commando. " (Dui, oui, il y était très bien, considéré comme un ouvrier allemand... Mais oui, tout à fait au même régime même même heures de travail, même nourriture. Très correcte-, la nourriture. Tenez Justement, étant en déplacement, il avait sur lui ses vivres de la journée ... Il Alors il ent.-'c)ouvrit sa musette dans laquelle une boule à la crème lisse et dorée luisait. Une boule entière, d'un kilo. (Nous recevions journalièrement cent-vingt-cinq grammes). Cette boule nous sautait à la bouche et c'est à peine si l'on remarquait les denrées qui l'accompagnaient . une plaque de "tafelmarga", une saucisse rouge, un paquet de "delikatessen". Ce recruteur avait, dans le civil, des fonctions d'éducation. Je me garderai certes de généraliser, mais sa démarche ne s'en parut que plus odieuse.

D'autres attitudes rachetaient heureusement ces tristes comportements. Avec quelle délicatesse de cœur, un de mes camarades de tranchée m'offrit un soir-, ému par ma détresse physique-, de "l'aider à finir sa soupe". Il ne se sentait pas très bien, et, vraiment, je lui rendrais service en acceptant. Cher Pierre Chigot, tu avais très faim toi aussi, et je le savais. Tu m'as donné ce jour-là, brave compagnon, bien plus qu'un peu de nourriture.

La saison s'avavançait. Nous étions en octobre, déjà. AppareTr, rit les vendanges ne ramèneraient pas chez eux les vigneronnes, comme la propagande et radio-bouthern l'avait promis, laissé entendre. La chaleur torride de l'été avait brusquement cessé et, le soir, nous frissonnions déjà sous nos nippes arachnéennes, cuites, 4@!limé--es jusqu'à la trame par les séances répétées d'étuvage. La bonne parole diffusée par les Telefunken, entre deux oeuvres de Von Supp@L-, nous était devenue banale. On rie souriait plus que par habitude à la recorn,-.mndation répétée chaque jour, régulièrement, en début d'É-m-is-iori - "Achtung ! Achtung ! dou brisonnier te kerre qui abrogera le femmes halemmand' --era buni, drès zévèremen-@-. Allo, Allo. z'est vini..." Cette mise en garde journalière- avais eu, au dét-ut, Ir= don de nous mettre en joie, tarit par l'accent employé que -z@ar la candeur du propos.

Les " femmes halemmand' dont la résistance au charme latin était si naïvement mise en doute, ne nous approchèrent jamais que de loin, certains dimanches après-midi. Elles étaient accompagnées d'une ribambelle d'enfants qui venaient à côté au zoo. Les petits silésiens écarquillaient leurs yeux pleins d'étonnement sur les Africains qui peuplaient l'un des b'Locks. ?Etut-être les croyaient-ils en chocolat.

Bien plus blâmable ottait, \_\_\_\_\_ par centre, la conduite de:=- reCrUteUrS qui Venaient dans nos baraques faire du chant&Ee A la fraim. Je revois très bien ce cavalier fringant et bien vêtu (nous n'avions plus pour la plupart que des baillons) qui, ur.L après-midi, passa chez nous un couple d'heures. Une formalité administrative l'avait amené au camp, disait-il. Il venait d'un commando. "

Oui, oui, il y était très bien, considéré comme un ouvrier allemand...Mais oui, tout à fait au même régime même heures de travail, même nourriture. Très correcte-, la nourriture. Tenez Justement, étant en déplacement, il avait sur lui ses vivres de la journée ...

Alors il retrouva sa musette dans laquelle une boule à la croûte lisse et dorée luisait. Une boule entière, d'un kilo. (Nous recevions journalièrement cent-vingt-cinq grains). Cette boule nous sautait à la bouche et c'est à peine si l'on remarquait les denrées qui l'accompagnaient. une plaque de "tafelmarga", une saucisse rouge, un paquet de "delikatessen". Ce recruteur avait, dans le civil, des fonctions d'éducation. Je me garderai certes de généraliser, mais sa démarche ne m'en a paru que plus odieuse.

D'autres attitudes rachetaient heureusement ces tristes comportements. Avec quelle délicatesse de cœur, un de mes camarades de tranchée m'offrit un soir, ému par ma détresse physique-, de "l'aider à finir sa soupe". Il ne se sentait pas très bien, et, vraiment, je lui rendrais service en acceptant. C'est Pierre Chigot, tu avais très faim toi aussi, et je le savais. Tu m'as donné ce jour-là, brave compagnon, bien plus qu'un peu de nourriture.

La saison s'avance. Nous arrivons en octobre, déjà. AppareTr, rit les vendanges ne ramèneraient pas chez eux les vigneronnes, comme la propagande et radio-bouthéon l'avaient fait, un moment, laissé entendre. La chaleur torride de l'été avait brusquement cessé et, le soir, nous frissonnions déjà sous nos nippes arachnéennes, cuites, élimées jusqu'à la trame par les séances répétées d'étuvage. La bonne parole diffusée par les Telefunken, entre deux oeuvres de Von Suppé, nous était devenue banale. On riait souriait plus que par habitude à la recorn,-ndationi répétée chaque jour, régulièrement, en début d'Émission - "Achtung ! Achtung ! dou brizonier te kerre qui abrogera le femmes allemand' sera buni, drès Allo, Allo, z'est vini..." Cette mise en garde journalière avait eu, au début, le don de nous mettre en joie, tant par l'accent employé que par la candeur du propos.

Les "femmes allemandes" dont la résistance au charme latin était si naïvement mise en doute, ne nous approchèrent jamais que de loin, certains dimanches après-midi. Elles étaient accompagnées d'une ribambelle d'enfants qui venaient là comme au zoo. Les petits silésiens écarquillaient leurs yeux pleins d'étonnement sur les Africains qui peuplaient l'un des blocks. Peut-être les croyaient-ils en chocolat.

... le nom, le matricule d'enregistrement, la date d'arrivée au camp et le numéro du stalag.

Deux Jours après on appelait . ""Brindeioun", nummer zwanzig tausend sechshundert und neumind funfzig!" (20.(ffl. c'était noi. . .). La pelote se faisait dans une petite cour grillagée, revêtue de mâchefer. Le chef de reprise était ce même adjudant bedonnant qui, à mon arrivée au camp, triait les Bretons des Français. Avec une vingtaine d'autres punis pour des causes diverses, Je pris le départ de l'exercice. il fallait tourner en rond autour de "l'adjudant pelote", (ce fut très vite son surnom). "Pas de gymnastique ! couché! debout! couché! rampez! debout!". Les ordres se suivaient, puis venait l'inévitable 'Imarche en canard". accroupi sur les cuisses, les mains aux hanches, il fallait faire un tour de piste de cette marche incommode. C'était pour notre homme une grande jouissance de nous voir ainsi, claudiquer à ses pieds.

- "Marche heng Sanarr ! !11

L'ordre revenait, tonitruant, Inexorable. Bien avant la  
fin de l'épreuve, plus d'un pauvre canard, battant des  
ailerons, s'affalait le bec dans le mâchefer. On tournait  
depuis une bonne dem. ' i-heure. J'étais vidé, rendu, mes Jambes  
décharnées se tétanisaient, du, plomb emplissait mes rotules.  
Soudain je vis Touati, ce camarade avec lequel J'étais si  
intimement mateloté qui, derrière le grillage, me faisait de  
grands signes. A sa mimique expressive, au petit papier qu' il  
agitait je compris que Je venais de recevoir un colis. Je  
finis le parcours, sinon très frais, tout au moins sans  
m' effondrer .

Inexpérimenté, je me présentai à la baraque postale muni d'un seul récipient. J'y reçus le contenu du beau colis de cinq kilos que l'on ouvrit devant moi, boîte par boîte, paquet par paquet : les sardines, la confiture,- le chocolat, le pain d'épices, les cigarettes et le tabac. Je ramenai le tout, à la fois heureux de ces richesses et navré du gâchis qu'on en avait fait.

Avec Touati, on tria comme on put et on consumma le tout, dans la soirée, à part le tabac qu'on économisa.

Ce fut en octobre aussi que la direction du camp entreprit de mettre à l'abri du gel les po=es de terre stockées dans les silos de la campagne environnante. Elles s'entassèrent dans les caves des cuisines pour y passer l'hiver. Des corvées parties du camp furent organisées pour ce transfert. On comprit vite l'intérêt qu'offrait la participation à ces corvées alimentaires et la Convention de Genève fut, à cette occasion, hardiment bafouée. Dans notre travée, Touati et Dany Rebello partirent en "commando patates". Ils Étaient les seuls

équipés du pantalon de golf de la tenue 35 qui est bien le meilleur "fallzar" qui soit pour y planquer des choses. C'Éaque soir ils purent ramener ainsi, autour des Jambes, trois ou quatre tubercules chacun. Le problème fut de les faire cuire. Pas trerite-six solutions. Une seule d'offrait à nous attendre le vendredi, jour de lessive dans la baraque. Alors pour -ne pas le perdre, pour le reconnaître aussi, chacun ce jour-là enferma son bien dans ses chaussettes et le plongea dans la grande cuve remplie d'eau de lessive, avec les chemises, les caleçons, les mouchoirs et d'autres choses aussi des quatre-vingt occupants de la baraque. Bouillirent ensemble les fringues, leur crasse, les poux et nos patates.

Les chaussettes fermées d'un noeud s'avérèrent d'un usage efficace et conservèrent leur trésor.

On en retirait des poignéc-s de pâte brunâtre. Etalées avec amour dans la gamelle, avec dessus, pour faire joli, des rainures tracées à la fourchette, les belles et bonnes purées que c'étaient là!

La corvée de silo dura tout le mois d'octobre. Pendant cinq vendredis on put ajouter à notre maigre ordinaire un kilo de purée maison. Nos tissus atoniques se gorgèrent d'eau et nous donnèrent des faces bouffies. On eut, pendant un temps, l'heureuse Impression d'avoir bonne mine. A ceci pris. personne ne fut incommodé nos estomacs avides digéraieri-, tout, Jmême la lessive.

OC)OCO

#### DEPART DE SAGAN

La rumeur nous vint des "abords" (1) comme toutes les rumeurs précédentes, tous les bruits dont vivait le camz depuis sa création. C'est de ces lieux propices aux confidences que nous était déjà venue l'annonce d'une libération globale aux vendanges, puis un peu plus tard, celle des Lorrains, des Alsaciens, des Corses et des Bretons. Seuls les Alsaciens-Lorrains partirent. Il en revint quelques-uns

nous apprîmes qu'ils étaient juifs.

Cette rumeur-là semblait tout de même plus sérieuse. Nous avons pu constater que les prisonniers de couleur n'occupaient plus les block-- qui leur avaient été ré--e--eé-. Tous les Noirs, disait-on, étaient déjà à Souges, près ce Bordeaux. On commençait à y rassembler les Maghrit-bins, afin qu'ils y soient démobilisés à leur tour.

(1) les lieux d'aisance. A Sagan une baraque par bIcDck leu@- était réservée ; une longue banquette percée de quarante trous courait de part et d'autre d'une allée centrale. On y allai-., ##aussi,, pour les nouvelles ....

Celui des "pieds noirs" devait suivre **dans** la foulée. Cette nouvelle mit la baraque en effervescence. Elle comptait coynTnTne beaucoup d'autres, un certain nombre d'originaires d'Afrique du Nord. Un immense espoir m'envahit : si c'était là l'occasion, à peine pensable, de quitter ces lieux si lointains, si déshérités La chance passait peut-être, il fallait la saisir. J'étais prêt à tous les reniements. J'étais né en Bretagne, comme l'indiquaient les renseignements figurant A la "Kartel", le fichier du camp. Je prétendis que ce n'était que pur hasard, mon père, ma mère étaient de vrais §§pieds noirs'. L'un avait vu le jour à Blida, l'autre à Rabat. D'ailleurs ma plaque d'identité militaire n'attestait-elle pas de mon recrutement marocain ? Et puis mes lettres, mes colis d'où venaient-ils ? de Marrakech Alors ? J'avais décidément de la chance dans mes promotions mon nom figura sur la liste des coloniaux.

A la mi-novembre, on nous rassembla dans une nouvelle baraque. Les choses semblaient se préciser 1 allait-on vraiment partir ? Il neigeait chaque jour maintenant et le camp devenait franchement sinistre. Touati, bien sur, m'avait suivi, mais j'avais quitté les autres camarades de travée, Coursol, Rebella, Chigot, Fabre .... Ils m'avaient beaucoup aidé, beaucoup apporté, par leur culture, leur générosité ou simplement leur gentillesse. Mon coeur se serrait de les laisser la. J'avais l'impression de les abandonner.

Il y avait trois semaines qu'avait CCD'Mncé notre transfert et nous commencions ÈL désespérer quand, un soir, vint la nouvelle tant attendue : on embarquerait le lendemain matin, !

A ce posent de mon récit, je m'aperçois que les d@étails du départ de Sagan m'échappent totalement. Yion **ezpri4t**. d4j à@ ailleurs n'en a rien retenu. Je **rie** mc- E-cluviç-nE Fas (nc)u-- gag-.iâm-IE:e. la garc- pied 'é en camion a cl-'re. **iE:@ eic-** m.@ pas non pi.us du de la **n.-rL** c@'uri dernier rezard jeté aux miradors.

**rai-** cor,--re je me ç.ouvie,-is fort bien du voyage en tra,'Lr-. Il fut semt,labie par l'inconfort à celui de l'aller, ---ix mois plus tôt, mais nous Ic- ressentîmes moins. Chaque tour de roue -, chaque tressautement du wagon à la Jonction des rails nous rapprochait de la France. On allait d'Est **en** Ouest. Que le voyage dure encore : tarit pis pour l'inconfort !

Il dura deux jours à l'issue desquels nous débarquâmes àL Frankenthal, dans le Palatiriat. Ce n't-tait pas '---Pouges, près de Bordeaux, comme nous l'avions espéré dals nos rêves un peu fous, mais, enfin, beaucoup de chemin avait été fait. Nous avons traversé presque toute l'Allemagne. *Nous* étions maintenant près de chez nous, ....

..... tx cc-rit Cinquante kilomètres de là frontière, entendez l'ancienne, puisque la Lorraine et l'Alsace étaient aL.-,exées. Y.ais pour moi c'était toujours la France et je ne doutais pas que je pourrai sans crainte trouver l'aide qui me serait nécessaire le jour, que je sentais prochain maintenant, où je tenterai de recouvrer ma liberté.

Nous iùmer. parqués plus qu'installés dans un grand hall d'usine. Ca sentait le provisoire, nous ne pouvions rester longtemps ainsi, couchés à même le sol sur notre unique couverture. Ce ne-pouvait être qu'un aire de transit. Il y avait d'ailleurs là quelque--- centaines de Polonais dans une situation appareyn nt aussi instable. Je ne garde de cette courte période qu'un vague souvenir, si ce ij.'est que, dès le premier soir, =a couverture disparut.

00000

HOMBOURG

Le KoTn-%ndo 1.027 dépendait du Stalag XIIB de Frankenthal.

Comparé à l'immensité du Stalag VIIC de Sagan, c'était tout petit, quelques baraques, dont deux seulement pour y loger l'effectif de notre convoi.

Tout parut aller pour le mieux dès notre installation. La nourriture C-tait nettement meilleure, on perçut une deuxième couverture. La neige fraîchement tombée étincelait sous un beau soleil d'hiver. *Si* le soleil se couchait toujours à l'ouest, c'était cette fois presque sur la France dont nous n'étions plus séparés que par une centaine de kilomètres.

L'aprè-midi du troisième jour, un groupe de beaux messieurs vint, accompagné dm sous-officier chef de camp, nous haranguer dans notre baraque. Décidément **on** avait des égar-ds, Ce n'étaient plus les interminables rassemblements scdus le soleil, la pluie ou le vent que nous connaissions chaque semaine à Sagan. Ici, on nous9causaitilà domicile.

Le plus digne de ces messieurs nous souhait& la bienvenue et se présenta. Il était le directeur de la firme Pc-irihemer chargée d'une partie des travaux de construction de l'autostrade qui devait relier Kaiserslautern à **Me4@z.** **il** comptait sur le zèle des trois cents travailleurs qui venaient de lui être confiés - ("Franzose, gut arbeit-r") - pour mener sa tâclà à bien. Ce fut tout juste si on ne lui rit pas au nez. On expliqua qu'il n'était pas question de travailler, tout au moins pour ce qui concernait la bonne centaine d'entre nous, sous-officiers, et, à ce titre, exemptés par la...

-34-

..... Converte le cri de Genève. Le dalmetscher traduit. On répliqua en face par les nouvelles dispositions d'urie "Kollaboration" recommandée par le Maréchal lui-même. Nous restâmes fermes sur nos positions. Ce dialogue de sourds se termina par notre apparente victoire. En tout cas, nous neûmes plus à nous interroger sur les raisons de notre transfert. L'Allemagne répartissait sa main d'oeuvre au mieux de la rentabilité qu'elle en attendait. Sans doute d'autres prisonniers plus aptes que nous à supporter les 30 ou 40 degrés dessous zéro de l'hiver silésien prirent-ils notre place. C'était peu perceptible mais il nous sembla le lendemain que le camp n'avait plus tout à fait la même apparence lorsque, dans le frisquet du matin or, traversa la cour pour aller aux lavabos. Aux allées et venues des uniformes il nous sembla que la petite garnison s'était étoffée. Deux camions stationnaient près du bureau du chef de camp. Le "jus" fut distribué normalement. Puis une sentinelle arriva M14-1 et vint dans notre baraque et nous fit dire par l'interprète que ceux d'entre nous qui désiraient changer leurs chaussures ou quelques pièces de vêtements pouvaient le faire. Nous avons tous l'urgent besoin de changer nos frusques pitoyables. Par groupes d'une dizaine, on alla dans des camions. Les uniformes les plus divers s'y entassaient. Touati dénicha un blouson anglais très seyant. Je choisis une capote tchèque qui m'arrivait aux pieds et me parut très bien pour l'hiver, et un calot de la même armée, faute de mieux. L'habillement terminé, deux sentinelles nous escortèrent. Sous cette escorte après avoir traversé à travers bois une petite demi-heure, on arriva sur un chantier. Les groupes qui nous avaient précédé à l'habillemerit s'y trouvaient déjà, il était à la main. La manoeuvre de morcellement était habile. Vilella, ci-devant sergent-clief au 5ème R.T.H., étala du gerire teigneux. Il sortit des rangs et invoquant à nouveau la fameuse Convention de Genève se croisa fièrement les bras. La sergentine qui s'avant vers lui avait le physique d'Olivier Hardy, même corpulence, même bonne bouille agrémentée d'une petite moustache. La baffe magistrale qu'il balança n'aurait, elle, rien de comique. Vilella et la Convention de Genève s'en allèrent rouler ensemble dans la neige.

- Arbeit, Schnell !

L'ordre ponctué par deux balayonnettes pointées vers nous était éloquent ... et irrésistible. Les outils que le chef de chantier nous tendait furent empoignés...

A vrai dire nous n'étions pas mécontents de la tournure des événements. Notre baroud d'honneur nous avait libérés....

... des liens de la Convention de Genève. La conscience en paix nous pouvions apprécier pleinement la chance d'être dehors. L'air y était meilleur et la liberté, déjà, entré dans nos poumons.

Tout l'hiver fut employé à l'abattage des arbres.

Ce travail de bûcheron, bien nouveau pour moi coin pour beaucoup d'autres, ne me déplairait pas. Les débuts, cependant, avaient été durs. Quand sonnait le réveil à cinq heures je me levais les reins brisés, les avant-bras douloureux, les mains paralysées. Puis le métier rentra. Je pris du cal dans les paumes et trouvai le bon angle de frappe. Le manche de la hache ne vibré plus. A chaque coup, ponctué d'un han ! libérateur, partait maintenant un éclat de bois lui rait. C)n continuait néanmoins à casser régulièrement nos manches de haches, sachant comment opérer et prendre, devant le chef de chantier furieux, l'air bête et désolé qui s'imposait.

Noël était passé, tristement, malgré la richesse des colis qui nous arrivaient maintenant régulièrement.

Un sapin -AOut dressé au fond de la baraque, mais nous n'eûmes pas de messe, il n'y avait pas de prêtre parmi nous. Quelques camara-4-es chantèrent. "Minuit Chrétien" fut repris en chœur mais la veillée fut brève. C 'hacun partit bieLtôt sur sa paillasse revivre d'autres Noëls. Touati, près de moi.

retenait mal ses sanglots ; je ne faisais pas mieux.

C'est un peu après Noël que je vis partir mon camarade.

' Il fut appelé un jour, avec d'autres Dahan, @canazes, Azoulay... La chasse 'aux Juifs s'étendait aux camps. Je ne le revis jamais mais je plus tard qu'il avait réuss-- A s'évader et à rejoindre l'Afrique du Nord.

Qu'est-il devenu ?

travail à l'extérieur était rude, on nous fichait la paix dans la baraque et celle-ci était chauffée. Le pain ne se partageait plus en huit mais en quatre et plus persienne n'allait Maintenant, d'un doigt mouillé, traquer les miettes qui tombaient sous la coupe.

Seul l'appel du soir aurait pu être une corvée. Nouc en fimes vite **une** partie de rigolade. La chose a été consta-zee, je crois, dans tous le-- camps, nos gardiens n'arrivaient jamais à no-us compter correctement. Pic-ri que seulement cent quatrf-@-vinS-, et rangés par 'fünf Kolonne", ça n'en finissait pas, alors autant que cela soit drôle. Ici ou la se formait un rarc de qua-tre, ou bien de six, un ou deux camarades -4eja corupté-s se glissaient derrière le-- rangs et se- déplaçaient à l'autre ex-@rèmité. Le malheureux gardien comptait, dan- un sens, dans un autre, inscrivait des chiffres sur son carnet, se livrait à de savants calculs. c@uant et congestionné, il slobstli@ait. sans jamais soupçonner autre chose de notre r-art qu'un inaptitude congénitale à la plus élémentaire organisation. Au bout d'une demi-Leure, écoeuré, il allai-, au

bureau et revenait muni d'une liste, .... procéder- ià l'appel nominatif.

Nos gardiens étaient des réservistes que leur âge maintenait éloignés des combats. C'étaient, pour la plupart, de bons bougres. L'un d'eux cependant se montrait hargneux à notre égard. Il ne s'adressait à nous qu'en vociférant et il postillonnait affreusement. Il nous avait dit avoir été trapéziste dans un cirque à Paris ; nous ne l'appelâmes plus que "Médrano". Il lui prit d'exiger qu'en plus du garde à vous - que nous n'exécutions que très mollement après le commandement "aclitung !" - on lui fit un "tête gauche". Cette prétention nous exaspérait. Un beau soir, Il eut droit à un "tête gauche-" retentissante Chacun tourna lentement la tête par saccades en faisant tocric, cric, cric". Ce fut impressionnant. "Xédric", surpris, resta sans réaction. Nous n'eûmes plus par la suite à exécuter le "tête gauche". On n'a jamais bien su comment Il avait réussi à se glisser parmi nous. Il venait de l' Ile du Levant, où il vivait à un rythme ordinaire. Le mot "Levant" avait peut-être été inventé par lui. Il était originaire de l'île de la Réunion, et sortait parmi les militaires, les colons, les militaires. C'était un homme très actif, très énergique, très vaillant. Il avait dit, le jour de son départ, que le soleil était un grand ami. Ici il frissonnait en regardant les pulls enfilés les uns sur les autres, la veste et la capote qui l'enveloppaient. Sur le chantier il se révéla incapable de manier le moindre outil ; il ramassa quelques brindilles et faisait de petits feux. Revenu à la chambrée, il passait des heures, solitaire, à faire tourner son pendule. Comment réussit-il à quitter le camp ? On ne le sut jamais très bien, mais Il partit sans vivres, sans carte, sans boussole, sans le moindre vêtement civil, muni seulement de son pendule. Il fut retrouvé trois jours plus tard, dans la neige, à demi-mort de froid et à quelques kilomètres seulement du camp.

Victor eut plus de chance dans son départ en solitaire. Il avait bien un nom, mais tout le monde l'appelait "Victore, y compris la Direction du camp qui l'occupait aux cuisines. Chaleureux, volubile, il entretenait les meilleures relations non seulement avec les cuisiniers mais également les fournisseurs qui, chaque jour, allaient et venaient dans le camp et les cuisines. Il surgit un dimanche matin, du fond de la travée où il avait son châlit, habillé de vêtements civils, complet veston correct, chemise, cravate et pièce de tissu isolante. Il avait un superbe chapeau mou qu'il maintenait rabattu sur les yeux. Il nous demanda simplement de faciliter sa sortie de la baraque ; pour le reste il s'en chargeait. Quand deux ou trois camarades envoyés dans la cour eurent indiqué, par signes, qu'elle était libre de toute gêne, il sortit, la traversa tranquillement, se dirigea vers les cuisines, ouvrit la porte, et plus personne ne revit Victor.

J'eus quelques temps plus tard - et je dirai plus loin comment - les détails de cette surprenante évasion. Comme tous les "Pied-noirs", Victor recevait de copieux colis d'Afrique du Nord. Ses relations avec les fournisseurs du camp lui permirent assez rapidement de n'aboucher avec l'un d'eux dont l'épouse appréciait beaucoup le café et le chocolat. Il réussit à obtenir - de paquets en tablettes qui firent bientôt l'essentiel de ses colis - non seulement une panoplie **civile** CO=IDlète, mais aussi des papiers faisant de lui un jeune Lorrain travaillant à Hombourg dans une firme allemande. Son expérience des cuisines lui avait appris que les fournisseurs y allaient et venaient sans autrement attirer l'attention, que d'autre part l'arrière des cuisines n'était que légèrement cloturé. Il les traversa donc sans problème après avoir salué du "Heil Hitler !" habituel, gagna les arrières, se fraya aisément un passage dans la clôture et une heure plus tard, prenait en gare de Hombourg un billet pour Nancy. Quelques phrases d'allemand apprises par cœur et bien répétées avaient suffi. Ses papiers étaient en règle, il rejoignait sa famille à Nancy pour une permission de huit jours. Il ne fut jamais inquiété et débarqua quinze jours plus tard à Oran.

Le surlendemain de son départ nos gardiens nous dirent, à l'appel du soir, que Victor avait été repris, qu'ayant emporté dans son évasion une couverture et sa gamelle il avait été condamné pour "sabotage" et immédiatement fusillé. L'excès même de ces propos nous confirma sa réussite et nous fumes bien contents pour lui'.

La troisième évasion fut collective. Je n'eus connaissance du souterrain qui se creusait presque à mes pieds que lorsque l'on me demanda de bien vouloir donner à mon tour quelques unes -des lattes qui soutenaient ma paillasse- pour poursuivre le coffrage de la fouille qui s'avavançait. Le travail dura un bon mois. Chaque nuit, à tour de rôle-, les quatre candidats à la "belle" disparaissaient sous le plancher. Le lendemain matin on participait à l'évacuation de la terre dont une vingtaine de musettes avaient été remplies. Nos gardiens ne remarquèrent pas que pendant ce mois de février, les tranchées des "feuillées" (1) se comblèrent rapidement. Notre baraque était proche de la clôture du camp, quinze mètres de fouille-- suffirent pour déboucher juste derrière. La neige qui se mit à tomber abondamment en cette fin de février facilita les choses en recouvrant les planches d'obturation de la sortie et en effaçant les traces. Trois jours plus tard, on nous annonça avec beaucoup de contrition la mort de ces imprudents, condamnés, eux aussi, pour sabotage.

Le tunnel fut néanmoins utilisé une seconde fois par deux autres candidats. Faute de neige, la sortie du terrier fut. . .

(1) feuillées : fosses d'aisance de nouvelles étaient creusées au fur et à mesure des remplissages.

-38-

. ~ ~ cette ici ;--- , r,4 pl cl a ma rtte découverte. D'ailleurs, U -7-- C. là,~ I-t j~ é 44 baraque et, de plus, deux sentinelles se relayèrent pour veiller sur nos nuits. Ces- malheureux exposés seuls aux railleries de près de deux cents énergumènes qui riaient leur faisaient pas de cadeau étaient d'une docilité parfaite et notre pot-le ne fut jamais aussi bien alimenté en briquettes. Ceci compensa cela.

Les mesures qui furent prises par ailleurs - suppression d'envoi de lettres pendant un mois, distribution parcimonieuse de nos colis, fouilles dévastatrices, n'émoussèrent nullement notre volonté de fuite et ne ralentirent que peu l'industrielle activité nécessaire à un minimum de préparation.

J'étais résolu à partir dès les premiers beaux jours. Ce fut ma préoccupation journalière dès le début du mois de mars. Soum et Vilella avec qui je faisais maintenant équipe sur un chantier de terrassement étaient dans les mêmes dispositions. Nous décidâmes de partir ensemble et chacun se prépara.

C'est la mise en réserve des quatre à cinq Jours de vivres nécessaires qui posait le moins de problème. Nous avions tous nos petites réserves bien planquées dans les endroits les plus divers. Les paillasses s'avérèrent vite un très mauvais endroit elles étaient systématiquement visitées lors des fouilles. On utilisait avec plus de bonheur le dessous du plancher de la baraque et particulièrement celui du fond, là où, d'un côté, le tas-de briquettes de charbon, de l'autre les deux tinettes qui servaient de nuit à l'épanchement des besoins naturels, constituaient un bon camouflage et une solide protection.

Qui possédait la carte, ou\* le semblant de carte de la région de laquelle on fit des copies, puis ensuite des copies de copies ? Le souvenir s'en est perdu, mais ce document a bien dû exister un moment. Le topo que Vilella réussit à obtenir était plutôt vague, et certainement très imprécis, mais enfin la voie de chemin de fer, la Blies, qui, l'une suivant l'autre, filaient sud-ouest dans la vallée, y étaient représentées. Cet axe de marche devait nous amener en deux nuits à Blieskastel puis, ensuite, vers Sarreguemines. Le but visé était Nancy-

Le plus compliqué fut d'obtenir des vêtements civilE. La collection complète demanda près de deux mois d'astuce et d'efforts.

En attendant on s'activait sur le chantier à mettre-au point la stratégie de notre départ. Après l'abattage de l'hiver, nous étions maintenant sur un mamelon déboisé. il fallait, avant que les engins ne viennent l'éventrer pour laisser la voie à la future autoroute récupérer ...



La pé@ l e r i n e d e c a v a l e r i e d c- V i l e l l a E x v a i t r e c o n v e r t i e . D e s o l i v e s d e b o i s r e m p l a ç a i e n t l e s b o u t o n s m é t a l l i q u e s e l l e s F- ' i n s é r a i e n t d a n s l e s , g a n s e s d e b r a n d e b o u r g s d e f i c e l l e a r t i e t e m e n t t r e r = s é - e . C ' é t a i t t r è s c h i c . J ' é t a i s a s s e z f i e r a u s s i d e l a p e t i t e c a r q u e t t e à o r e i l l e t t e s b l e u m a r i n e t i r é e d ' u n e b a n d e m o l l e t i è r e d e c h a s s e u r s . F a u t c- d e m i e u x , S o u m p a r t i r a i t e n p u l l s s u p e r p o s é s .

Le plan fut arrêté. On partirait donc du chantier, au dernier moment, celui de la fin du travail, le rangement des outils créait toujours un peu de flottement. Celui propice où les deux sentinelles, tout aussi pressées que nous de rentrer se mettre au chaud, nous précèdent déjà sur le lieu de rassemblement. Le 20 avril au soir, les vivres furent sortis der. cachettes et Rassemblées sous les paillasses. Vilella r.ortit d'entre deux planches la "carte" qui s'y insérait, pliée menu. Tout fut prêt bien avant l'arrivée de notre gardien de nuit.

Le 21 avril, c'est le coeur battant déjà A l'idée de l'aventure qui nous attendait que nous quittâmes la baraque. Nos vivres avaient été répartis auprès d'une vingtaine de camarades bienveillants (pas tous les oeufs dans le même panier) qui, prudemment, devaient nous les rendre une fois sur le char4tier.

J'avais autour des reins le sac; à bretelles que, dès le début, je m'étais fait da-ris l'enveloppe d'une des paillasses qui avaient été jetées aux ordures, attendant d'être brûlées parce qu'infestées de poux ramenés de Silésie. Ma silhouette, comme celle de mes camarades, était légèrement grossie par les vêtements civils enfilés sous la @%.er.Lue militaire, mais ce détail L'appela nullement l'attention de nos gardiens.

Bien avant midi, les vivres avaient été rassemblés et cachés sous deux brouettes=., inemployées depuis quelques jour-s. J'y avais joint mon sac et mes camarades leurs musettes.

Le temps s'était mir. au beau, il faisait très doux, presque chaud. Tous avaient tombé la veste et certains relevé leurs manches de chemises pour travailler à Tous, sauf trois zozos qui, obstinément-, gardaient veste et capote. Nous tenions toute prête l'explication de cette tenue insolite : on était "krank, viel fieber ... Il (1), mais personne ne ricu-- demanda de comptes et la journée se passa sans incident.

A six heures, le chef de chantier siffla la fir, du travail. Les sentinelles quittèrent leur poste. L'outil sur IlépaulLe, chacun se dirigea vers l'atppentis où on l e r a l r i g e a i t ...

(1) "malade-, beaucoup de fièvre"

.... Nous, nous trainassions de notre mieux, mettant beaucoup d'application à décrotter le fer de rios pelles, ma 1 s. e n arrière-garde, le vieux Louis, l'adjoint au chef de chantier, nous pressait. On réussit toutefois en nouant et en renouant des lacets rebelles à se faire distancer de quelques mètres. Alors bondissant derrière ses talons, nous plongeames ensemble vers le bois qui longeait la voie. Jamais sans doute je n'avais réussi un aussi beau cent mètres.... Je notai au passage l'oeil écarquillé de surprise du grutier près duquel il fallait passer, puis la lisière du bois arriva, on s'y jeta, courant toujours. Un coup de fusil claqua, puis un second. C'était de la poudre gaspillée, nous étions hors de vue. Lorsqu'on s'effondra dans un fourré, haletants. la poitrine brûla. Il y avait bien un quart d'heure que l'on courait. Nous restâmes là, tapis, apparemment bien dissimulés. Aucun cri, aucun bruit ne nous parvenait du chantier. Au fait, où était-il, le chantier ?

- Par là, disait Soum, en étendant la main.

- Non, un peu plus à gauche, rectifiait Vilella.

J'avais pour ma part l'impression que c'était à droite. En fait, nous étions totalement désorientés, mais l'important, pour l'instant, n'était pas là. L'important était de pouvoir rester cachés. Il fut décidé d'attendre au moins dix heures pour rejoindre le chantier où nous attendaient nos vivres qu'il fallait bien récupérer. La nuit vint sans que le calme du bois soit rompu. Certainement on nous cherchait, mais sans doute ailleurs, sur les routes, près de gares...

J'avais froid, immobilisé dans les broussailles, et faim aussi. Je ne pus m'empêcher d'avoir une pensée pour la baraque bien chauffée, la Soulash qui arrivait fumante dans les norvégiennes. C'était le confort, celui du chien de la fable, mais nous nous avions choisi la situation du loup, errant, incertain de l'avenir, mais libre.

La constitution de notre garde-robe avait épuisé nos réserves de cigarettes. Il nous en restait quinze, cinq pour chacun. Il fut décidé de n'en fumer qu'une par jour, à l'arrivée de chaque étape. Lorsque nous nous levâmes pour revenir au chantier, il n'en restait plus rien, l'angoisse, l'effort nous avaient consommé notre stock.

Lorsque, au débouché du bois, le chantier nous apparut enfin, il y avait plus d'une heure que l'on tournait. Plus que la réflexion, le hasard et la chance nous y avaient ramenés. Son aspect était nouveau pour nous sous l'éclairage argenté de la lune qui projetait de grandes ombres, mais c'était bien notre chantier.. L'un de nous s'avança prudemment, en éclairant. Rien ne bougeait. Alors nos frusques militaires enroulées du "KG" furent roulées sous les sapins du bois...

... et chacun récupéra ses vivres; sous les brouettes. Bien harnachés, nous quittâmes le chantier par le nord afin de pouvoir largement contourner Hombourg. Je me souviens avoir regretté de ne pouvoir, faute de crayon, laisser un message de victoire. Mais nos camarades sauraient bien, en inspectant les brouettes que notre affaire était bien partie, et nous aussi.

C'était notre première nuit de liberté depuis des temps qui nous semblaient lointains. Le front dans les étoiles et le moral très haut nous prîmes une direction qui nous sembla être sud-ouest.

Un peu avant l'aube un abri fut cherché pour la journée. Des hauteurs boisées assez loin de la route nous parurent tout à fait convenir. Plus bas, à quelques kilomètres, s'étendait une ville. C'était Zweibrücken (Deux-Ponts). Nous étions en gros dans la bonne direction.

Les musettes, les sacs furent ouverts. Je puisai dans le mien à peu près le quart de mes réserves, une poignée de dattes, une autre de figues séchées et deux de ces gros biscuits compacts qu'à Marrakech la boulangerie Xirgon fabriquait spécialement pour les colis des prisonniers. Riches en oeufs, sucre, lait et beurre, ils étaient particulièrement, énergétiques. Soum prit le premier quart et veilla sur les deux corps couchés sous les feuilles et les branches amassées.

Aucune alerte ne vint troubler cette première journée où nous dormions à tour de rôle, tapis sous les feuilles. Bien reposés et le moral au plus haut, la deuxième nuit fut gaiement attaquée. Après environ deux heures de marche, le petit chemin de terre que nous suivions nous amena près d'une voie ferrée qui nous sembla aller plein sud. La direction toute tracée. Guidés par les rails dans la nuit rendue plus noire encore par la pluie fine et dense qui tombait depuis notre départ, têtes baissées, en file indienne, mécaniquement, l'esprit entièrement absorbé par l'effort, nous marchions.

La nuit soudain explosa. Ha! t Halt criait-on devant, des bottes rapides couraient sur le ballast, étaient déjà sur nous....Nos réflexes furent instantanés. Roulant sur le remblai, je me retrouvai quelques mètres plus bas, la tête dans un tas de gravats, de sacs, de papiers sales.... Ne plus bouger ! Surtout ne plus bouger !

Deux, peut-être trois hommes couraient sur la voie. criant, appelant. Un moment, Ils s'éloignèrent, je ne les entendis plus. Puis des bottes. revinrent, martelant les traverses. L'homme marchait lentement, prudemment peut-être.

- Tiens, il s'arrête !

- Yon Dieu ! Juste au-dessus de moi !

- Cette lumière brusquement apparue sous mon bras replié ? Xais oui ! il m'éclaire ... !

- Ne pas bouger ! Ne respirer ! Mon cœur qui bat si fort, ne va-t-il pas s'entendre, trahir mon immobilité ?

Cinq secondes interminables et, lentement, le faisceau s'éloigna. L'œil sous mon bras le suivit jusqu'à la pile d'un pont un moment éclairée, et les reflets dansants qu'il alluma sur l'eau.

Bien plus tard, lorsque J'eus à faire l'instruction à des élèves caporaux, je ne manquai jamais, pour illustrer mes cours sur le camouflage, de citer cette histoire vécue. Le sac gris sale qui recouvrait mon dos m'avait sauvé. Grâce à lui, je m'étais parfaitement intégré au milieu des débris où ma chute m'avait plongé.

Je restai là un moment encore, un temps qui me parut bien long. Puis sans bruit, progressant sur les mains et les genoux, je n'éloignai de la voie ferrée. J'arrivai au milieu d'un champ, près d'un ruisseau qui le traversait. Je m'accroupis à son bord ; en cas d'alerte s'il y avait un lit étroit serait un bon abri.

Un léger bruit m'alerta. Léger, mais régulier, avec des temps morts.

Quelque chose, quelqu'un, devant moi se déplaçait. Une des sentinelles du pont que nous avions alerté tout à l'heure, qui nous cherchait encore ?

La silhouette courbée qui venait vers moi se rapprochait. Je la reconnus avec soulagement. C'était Soum.

Je soufflai son nom entre mes dents "Ssoum".  
S'arrêta, pétrifié par la surprise.

- Où étais-tu ? lui demandai-je.

- Sous le pont. Je l'ai quitté tout de suite, c'est-à-dire que les ai entendu courir sur la voie.

- Et Vilella "F" ?

- Je ne sais pas. Je ne l'ai pas revu.

Nous n'étions perdus par Vilella, leader. Et c'est elle qui avait la carte !

Nous sommes à un ou deux kilomètres vers le nord, en attendant qu'on nous cherche à \_a\_ sud.

L'aube grisait déjà à notre droite lorsqu'on arriva à Ur, bois qui nous parut propice. Des feuilles amassées sous les racines d'un grand arbre abattu et quelques branches nous constituèrent un abri sous lequel, terrassés de fatigue et d'émotion nous nous endormîmes vite.

Un bruit de voix nous éveilla. A en juger par l'éclaircie du sous-bois, ce devait être l'après-midi. A travers le clayage des branches je vis deux jambes à trois mètres de moi. Deux jambes féminines gainées de gris sous la jupe dont je voyais l'ourlet. Près d'elle une petite charrette à main. Deux enfants bientôt vinrent y déposer un brassée de bois mort. Allions-nous b-étement être découvert par une maman et ses deux moutards ? Et s'il venait à l'un d'eux l'idée de faire une cabane avec nos branchages ? Etant gamin je m'amusais ainsi.

Pendant une bonne heure la famille traîna autour de nous. Grand fut notre soulagement lorsque le chariot plein sans doute, elle s'éloigna.

La troisième nuit de marche nous amena en plein dans la Ligne Siegfried. Les ouvrages, heureusement, étaient inoccupés. La guerre était ailleurs, mais qu'elle nous sembla large et dense, avec ses alignements de rails levés, ses dentures de béton qu'il fallait enjamber, les fossés antichars à franchir. Les champs de mines existaient-ils encore ? Enfin, on ne saut& pas.

La frontière devait être tout près. Il fallait faire maintenant très attention. C'est avec beaucoup de prudence que nous avançons l'un derrière l'autre sur la route retrouvée après les obstacles passés.

La circulation, certes, n'était pas Intense, mais deux automobiles déjà nous avaient doublé. Aussi nous nous retournions souvent pour apercevoir, à temps, les phares d'une éventuelle voiture surgissant derrière nous. Pourquoi la troisième s'arrêtait-elle cent mètres à peine après nous avoir dépassés ? Nous avions plongé dans le fos-sé bien avant qu'elle ne nous double il était presque impesable que son conducteur nous ait vus. Et pourtant ... !

Tendus, le nez dans l'herl>e, on observait. À droite de la route, une légère construction se distinguait vaguement dans les phares. Il nous sembla qu'une forme venait vers~ la voiture. Un temps. Quelque chose coTn?n une barre argentée s'éleva en oblique dans les phares. Leur lumière s'éloigna. .

Providentielle voiture ! Sans elle nous nous cassions le nez une minute plus tard sur le poste frontière !

Sur les cartes, pour marquer les frontières, court une ligne de petites croix, comme un fil barbelé.

.t.

&S u r l e terrain, heureusement, on ne retrouva pas cet obstacle. Seuls les points sensibles, les routes, les ouvrages d'art au fortifiés étaient gardés. La grande boucle que l'on décrivit, nous amena sans autre alerte, en Sarre ex-française. Au lever du jour, nous ét i oris, comme u M panneau nous l'indiquait, en vue de Neunkirchen, tout près de Sarreguemines. Un autre, un fronton plus exactement, au dessus d'une grille, nous apprit que les légères bâtisses sur notre droite en bord de route appartenaient à un club aéronautique. Toute activité, apparemment y avait cessé, balises et terrain étaient déserts. On y trouva un bon refuge grâce à des sacs de ciment vides entassés au fond d'un hangar. Personne ne vint nous déranger. Xais la soif nous tenailla toute la journée et c'est tout couverts de poussière grise que nous repartîmes, la nuit venue.

C'était une chance d'être tombés sur cette usine. L'état délabré des bâtiments, les vitres brisées qui étoilaient la plupart des fenêtres, tout indiquait qu'elle avait cessé de vivre depuis longtemps déjà. Ses bâtiments vétustes enjambaient la Sarre que l'on franchit sur une passerelle rouillée. Notre chemin depuis le départ avait été semé d'alertes et de quelques embûches, mais la chance nous favorisait.

Un embranchement de routes nous indiqua dans la nuit que Saint-Avold était à vingt-sept kilomètres et Sarralbe à huit. La lecture de ces noms sur les bornes nous fit chaud au coeur. Nous étions chez nous ; enfin, presque ....

Le Canal des Houillères fut très vite atteint. Ce fameux canal a été emprunté par bien des évadés, je crois. C'était en tout cas notre obJectif et son évocation était déjà, au "coin-m.--%ndo 1027", synonyme de liberté.

Soum était d'avis de continuer de jour la descente du canal. Xalgré ma fatigue et un genou luxé qui enflait douloureusement, je me rangeai à son avis. Le trafic sur le canal était réduit. On ne croisa qu'une-seule fois, en milieu d' après-midi, un engin tracteur de péniches et à cette occasion des uniformes français. L'engin était en effet conduit par deux prisonniers détachés d'un commando de travail implanté dans la région de Sarre-Union. La "belle", apparemment ne les tentait pas, mais ils nous comDrenaient fort bien. Nous n'étions pas les premiers à passer<sup>7</sup> par là, nous direrit-ils, et ils nous précisèrent même que l'on pouvait sans crainte demander un casse-croûte au café que nous n'allions pas manquer de voir quelques kilomètres plus bas. C'était la première maison avant Diane-Capelle, nous précisèrent-ils. Le soir tombait lorsqu'on le café fut atteint. Craintifs, nous nous installAmes près d'une table, les fesses p--sées au bord du banc ...

A la femme qui vint vers nous, la patronne sans doute, je demandai si l'on pouvait avoir deux oeufs au plat - J'en r&vais depuis si longtemps ! - Soum suggéra que l'on po,\_,r~rait peut-être les accompagner d'un coup de rouge. Il satisfaisait à son tour une envie longtemps refoulée. Nous aj outâmes, guettant la réaction, que nous n'avions pas d'argent. Elle nous regarda longuement et repartit, sans un mot. Deux minutes plus tard nous avions devant nous chacun deux oeufs fumants étalés sur un plat ; le blanc frétillait encore à petit bruit dans l'huile. Je n'ai jamais rien mangé de meilleur.(1)

Cette brave femme ne pouvait nous héberger pour la nuit. C'était trop risqué : des marinières, des douaniers allemands, venaient souvent dans ce café.

limai s" , nous dit-elle, "Louis Germain, l'éclusier de Karprich-aux-Bois pourrait certainement nous venir en aide. Ce n'était pas la première fois qu'il recueillait des évadés comr- nous. "

Le soir, le jeune fils de l'éclusier vint nous chercher sous l'appentis du potager où on nous avait dit d'attendre. Est-ce croyable ? Je passai une mauvaise nuit dans le lit trop doux, sous l'édredon trop chaud de ces braves gens. Avec beaucoup de simplicité et une grande bonté d'âme, ils accueillait chez eux des hôtes aussi dangereux que nous. Dangereux pDur leur liberté et peut-être même pour leur vie. C'étaient aussi des patriotes, mais comme ils étaient discrets ils n'eurent jamais d'honneurs ...

Repartis le lendemain après un copieux déjeuner, Il restait à faire une quinzaine de kilomètres, pas plus, pour arriver, toujours en suivant le canal, à l'écluse de Mousse. L'éclusier nous attendait. Il avait été prévenu dans la matinée par le jeune Germain qui, à bicyclette, avait assuré la liaison. "Si l'éclusier n'est pas chez lui, montez au premier étage", nous avait-on recomrondé. "Il y a des lits, vous l'attendrez, peut-être ne viendra-t-il qu'à la nuit. Sur le canal vo-,.,s rencontrerez peut-être des -douaniers alle=--.ids. Ils circulent généralement à moto, vous les reconnaîtrez bien. Voici des pelles qui vous donneront l'air de cantonniers. Et si les douaniers vous interpellent, alors nhésitez pas : Pan! et dans le canal .... Il

Munis de rios pelles et de ces recommandations peu réjouissantes nous suivimes à nouveau le canal.

Aucun douanier ne fut rencontré. Dieu merci ! Je me voyais très mal en tueur à la pelle. . .

(1> le café a été &grandi et converti maintenant en hcl.el restaurant ; la table y est excellente.

Ur, peu avant Mousseu un grand escogriffe, juché sur 'une antique bécane, nous croise, lentement, et nous clévis.3zea, longuement. Ç@ue nous voulait-il ? Sa mine était patibulaire.

Cette mauvaise rencontre nous avait mis du coton dans les jambes et c'est plus qu'inquiets que nous entrâmes chez l't-clusier de Mousseu. La maison était ouverte mais vide-. A l'étage, il y avait deux lits de fer et des couvertures

un temps, avaient dû être militaires. L'attente ne fut pas longue. Un bruit de pas dans la pièce du bas nous fit descendre.

L'homme qui était devant nous était celui-là même qui, quelques instants plus tôt, nous avait croisés sur le canal.

Sa mine ne s'était pas adoucie, loin de IA, et c'est d'une ,voix gutturale qu'il demanda :

- Quèce gue vous vaites chez moi ?

- Heu. ...vous n'êtee, pas l'éclusier ?

- Zi, z' est moi ... et il répéta sa question : "Quece gue vous vaites izi ?"

Tout s'écroulait, on ne comprenait plus. Les Germain nous avaiert-ils trabis, livrés ? Difficile à admettre, tout de n@éme. Et cet énerguemène était-il vraiment l'éclusier atten,-;u

Se zw--ffait-il de nous'? Tant pis , nous jouâmes notre va-to,.@t.

- On nous a dit de venir ici. Que l'éclusier de Mouese-.y pourrait nous aider à passer la frontière ... que ...

- Vous vaire basrer ? Moi che travaille pour mon Führer ... Heil Hitlc-r ! Che vais vous vaire basser au poste de pcd'-ice allemand là en bas....Ya!

A ce point du dialogue je sentis que Soum, tout co=me moi, lorgnait vers les pe-Iles. Kale elles étaient au pied de l'escalier, près de l'homme, visiblement sur ses gardes.

Et Il nous fallut répondre à plusieurs questions. Li'ou nous venions, Quel était notre ancien régiment.

C@ù tenai---il garnison. Où nous avons combattu ... Une petite lueur a=,@c-.ée dansait dans l'oeil de notre bonhomme au fur et à mesure de notre confession. Brusquement il se détendit.

- Bon. @a va comme ça. Arseyez -vous.

Et, tout en sortant une bouteille et trois petits ver.-es, il ajouta

**-48-**

- Vous comprenez à ce petit jeu, moi, je risque gros. AI ors j e me méf le Pinterroge .... et je suis assez bczzcmt~dien-

Dans la nuit, un peu à l'est d'Avricourt, la ligne de chemin de fer qui, à cet endroit, longeait la frontière fut franchie. Or, distinguait au loin, sur notre gauche, les activités de la gare, mais rien ni personne ne vint troubler notre entreprise. Notre passeur nous souhait& "Bonne chance!".

L'alerte ds jours précédents nous avait appris qu'il pouvait être malsain de fréquenter les voies ferrées. On s'en éloigna donc, mais elles devaient nous attirer co- un aimant "z car c'est vers elles que nos pas incertains nous ramenèrent au petit jour, sans doute après un long détour stérile (1>

Le nom de la station : Emberménil ne nous dit rien mais il sonnait agréablement français. Tout était calme et endormi. Quelqu'un devait veiller cependant dans la gare, une lueur légère opalisait l'une des fenêtres.

Au brave homme assis devant un fanal posé sur la table, j'annonçai d'emblée la couleur (n'étions nous pas en France?): évadés d'un camp d'Allemagne, nous avons besoin d'aide, notan--nt de vêtements. Nes "fuseaux-couvertures" étaiert ouverts aux genoux et béaient comm une blessure. La tenue de mon camarade était aussi piteuse.

Non, Il ne pouvait rien pour nous, mais il nous Invita àattendre au chaud. Vers les huit heures on monterait au village.

- Frappez à la première maison à droite en partant d'ici. Chez Madame Xaire, une brave feTnm . Deux de ses fils sont militaires au Maroc. Elle vous aidera certainement.

Cette maison, hélas, n'existe plus. L'ouragan de la guerre l'a détruite en 1944, mais je la revois nettement. Derrière il y avait un petit potager et au fond une cabane à lapins. Notre intrusion mit fin à l'existence de l'un d'eux, dégusté en civet et en famille, vers midi. Et comme c'était dimanche, le père Xaire mi-- sur la table une bonne bouteille.

Les événements prenaient depuis quelques temps une tournure bien agréable. Dire que nous avions maintenant un excellent moral serait faible. Le palais et l'es-,%-omac réjouis. nous nagions dans l'euphorie.

Cette brave famille fut quittée dans l'après midi.

(1) Il n'y a en effet, qu'une dizaine de kilomètres entre frontière et E'mberménil.

Deux bleus de chauffeur propres et repassés, avaient remplacé les guenilles mouillées. Ce furent deux voyageurs presque corrects qui montèrent dans le train à la station d'Embermène 1.

Le chef de gare nous avait repris en charge. Munis de deux billets de troisième classe et de recommandations, nous roulions vers Epinal, que l'on atteindrait dans la soirée.

Aller plus loin n'était pas possible : sur cette ligne, à l'époque, les trains ne circulaient pas de nuit.

Au sortir de la gare, nos pas nous amenèrent vers la Moselle. Où et comment allions nous passer la nuit fallait aviser.

Nous étions dans une ville. Nous en aurions sans doute d'autres à traverser avant de gagner la zone libre. Il nous sembla très imprudent de circuler sans le moindre papier d'identité. Les imprimées de cartes d'identité se vendaient, nous avait-on dit, dans les bureaux de tabac. Il y en avait justement un dans la rue qui longeait les quais, il faisait aussi café-restaurant.

Notre allure, notre demande embarrassée, parlèrent pour nous. Chacun eut une carte, sans problème et un paquet de gauloises que nous n'avions pas osé demander.

- Revenez tout à l'heure, nous dit le patron, J'ai des soldats allemands qui consomment dans la salle. Vers dix heures je fermerai boutique. On sera tranquille, vous mangerez avec nous.

C'était le premier repas de la journée, mais il était bon. Je m'en souviens bien : il y avait du boeuf en daube et de la purée. Celle-ci était bien blanche, légèrement laiteuse. On nous dit que : "Pour la viande... bien sûr ... il faut savoir se débrouiller... mais ça commençait à être du r ... !"

Pour les cartes on aviserait demain. Le patron un copain à la mairie, et puis il fallait aller à "F'hotoma--cn". Le copain ne devait pas être très doué pour les faux papiers car les cachets apposés sur nos cartes, par faitement illisibles, n'avaient rien de très authentique. Enfin! C'était mieux que rien. Bienvenus furent aussi les billets -pour Besançon que le patron nous remit. Nous avons passé -eux jours chez lui, nourris et aidés. Malgré les papiers un peu douteux, nous lui devons une grande reconnaissance.

Il nous fut bien recommandé, arrivés à Besançon. de prendre un car pour Dôle. Après Besançon, les trains risquaient d'être contrôlés, la ligne de démarcation n'étant, pas loin,....

Lorsque nous arrivâmes à Besançon, le car pour Dôle était parti. Il n'y en avait pas d'autre avant le lendemain.

Un chem., interrogé, nous assura qu'il n'y avait que bien peu de risque à continuer sur Dôle. Les contrôles n'avaient lieu, d'après lui, que sur la ligne Môme, c'est à dire après Dôle. Notre train ne repartait qu'une heure plus tard ; nous regagnâmes nos places.

A Dôle, tout le monde descendit, le train n'allant pas au delà. Bien avant l'arrêt complet, nous avions vu les uniformes allemands espacés de dix mètres en dix mètres tout le long du quai. Cette fois c'était le coup dur ! Flageolant sur mes jambes, je suivis la file qui se formait à la sortie. Soum était devant moi ; nous ne nous étions pas dit un mot et je crois bien qu'à partir de cet instant on s'ignora.

- Papiers, bitte ! papiers... (papiers s. v. p! )

Le contrôle s'exerçait devant la porte donnant sur l'extérieur. Flanqué d'un soldat en armes, un sous-officier examinait les documents que les voyageurs, l'un derrière l'autre, lui tendaient. Je vis Soum. s'accroupir le long d'un landau qu'une maman, chargée de marmaille, tenait devant elle. Je crus bien qu'il ne passerait pas, mais si, il marchait, courbé au maximum derrière l'écran roulant qui l'abritait.

- Papiers !

C'était à moi maintenant. Je tendis ma misérable carte. Son examen dura quelques secondes : des siècles ! Je vis le dos de Soum qui s'en allait ....

- moment !

Je fus poussé sans brutalité, mais fermement vers une petite pièce qui s'ouvrait derrière le garde. Voilà. C'était fini. L'équipée, la mienne tout au moins, - se terminait là, au seuil même de la liberté. Une grande tristesse m'envahit. Tout me sembla noir autour de moi.

Une note d'infamie ajouta encore à ma détresse. Je ~fus Incarcéré à la Maison d'Arrêt de Dôle, comme un droit commun. Si le registre d'écrou de cette période n'a pas été détruit, on doit y voir la trace de mon passage.

C'était le 28 avril 1941.

J'avais été trop bien nourri ces derniers jours. Je trouvai à peine consommable l'eau grasse que l'on me servit, sur laquelle surnageaient quelques fayots. La cellule où je fus poussé était déjà occupée. Je vis dans la pénombre un grand gaillard au poil sombre, ses membres osseux....

..... étaient Impressionnants. Je jugeai tout à fait superflu d'insister lorsque le lendemain je cherchai en vain le quignon de pain mis dans mon sac.

Dans la matinée, un gardien, français, bien sûr, vint me chercher. Un feldwebel m'attendait au parloir. Il me fit monter dans une traction avant noire qui s'arrêta peu après devant la Kommandatur (1)

- Asseyez-vous s'il vous plait. Cigarette

Le lieutenant qui s'adressait à moi parlait un français impeccable. J'eus l'impression de l'avoir déjà vu tant il était l'image vivante du guerrier allemand dont on voyait le regard clair sur les affiches de propagande. L'interrogatoire commença par des banalités. Mon identité, d'où je venais, où j'allais, le motif de mon voyage ....

La fable de l'ouvrier en bâtiment allant de ville en ville à la recherche de chantiers ne sembla pas le convaincre excessivement, mais il n'y eut pas de commentaires. Je fus prié de mettre sur la table tout ce qui se trouvait dans mes poches et dans mon sac. C'était maigre : mon rasoir et quelques lames ; un bout de savon, un semblant de serviette, un mouchoir, une ficelle, du fil et une aiguille. Il y avait aussi une blague à tabac qui n'en contenait plus mais que je gardais très précieusement. Elle m'avait été offerte par mon père juste avant de partir en guerre et j'y tenais beaucoup. La grande poche ouverte sous sa fermeture-éclair ne livra rien d'autre qu'un peu de poussière brune. De l'autre, la plus petite destinée à conserver le papier "Job" ou "Riz Lacroix", je vis, avec terreur, sortir un petit rectangle de papier rose le chiffre "10 pf" qui y était imprimé me sautait littéralement aux yeux.

- Vous connaissez ça ?

Ah oui, je connaissais, et bigrement, encore ... ! Ce qu'on agitait maintenant sous mon nez avec un sourire ironique n'était rien d'autre qu'un de ces bons que les sous-officiers percevaient dans les camps, au prorata de leur grade. Cette monnaie de singe représentait les soldes que l'Etat Français payait au Grand Reich, et en bon argent, pour ses cadres incarcérés. Le tout corif orme, paraît-il, aux dispositions de la Convention de Genève.

Je ne pouvais plus nier ma condition de prisonnier, et, partant, d'évadé.

Je dis que je venais de Sagan, en Silésie, ce qui n'était pas totalement faux et me permettait surtout .....

(1) installée, je crois, dans les locaux de la sous-préfecture

. . . . .de rie pas citer do où t étals parti ; de plur., vu le chemin parc(Duru, cela donnait à mon équipée un côté @ ex; @ @ @oit dont je r4'mt-tais pas mécontent. - "Zagari" ? Ach, Zehr weit C'était très loin en effet et je voulais bien con-!, dtzrer

comme un trait admiratif le petit sifflement qui ponctuait cette phrase.

Je compc@sai mou personnage. Héros, peut-t-trc-, mais, sare en rajouter, pas l'air flambards ça indispose. Pas tout à fait l'air non plus, n&iE, un peu de candeur dans le ton, c'est bien, ça Incite à l'indulgence.

- Pourquoi vous êtes-vous évadé ? <quelle question

- Pour revenir chez moi, pour revoir mes parents, mes amis.

- Votre Maréchal a dit : "Il faut collaborer avec l'Allemagne". Vous vous &tes évadé, vous n'avez pas écouté le Maréchal -

- Je ne sais pas ce qu'a dit le Maréchal, mais je crois que c'est u ri devoir pour tout prisonnier de chercher à s'évader.

.....

C'est un devoir de soldat, je suis certain qu'un soldat allemand aurait fait Comme Moi.

Mon interlocuteur ne jugea pas indispensable de ne livrer le fond de sa pensée. Il changea de sujet.

Où alvez-vous eu cette carte '?

Ca y était, on passait aux choses sérieuser....)

Je l'ai achetée dans un bureau de tabac. où '?

A Epinal. (J'avais répondu trop vite. J'aurais pu tout de même citer une autre ville, Tant pis, c'était parti

Qui a écrit ? C' es" Moi -

*Ecrivr=z*, S'il vous plait.

-53-

1.@-

Je ne pouvais que repousser la plume que l'on ne tendait ... Non. en vérité, ce n'était pas mai ... C'était un gars que J'avais rencontré, comme ça. à Hpinal, On avait cause. Puir. il s'dktait propose à me faire cette carte. Voilà.

Debout dans la rue ?

. . . Non, bien sûr, =ais dans un café... Il m'avait aussi offert une bière ...

- Quel café ?

- Je ne sais pas. Vous comprenez, je venais d'arriver A Epinal ...

- Comment était cet homme ?

- Sen... dans le, trentaine, taille moyenne. Je n'ai pas; très bien vu. Ah! si : je crois qu' il avait une casquette

- Vous pourriez le reconnaître, le café aussi ?

- Peut-être, oui, mais ce n'est pas sûr. Je vous l'ai dit, je ne connais pas Epinal.

- So ! Monsieur, demain, on va vous conduire a Epinai pour trouver le café.

Il ajouta, alors qu'accompagnâ du garde je franchissais la porte :

Monsieur ? Gross malheur ? La prochaine fois passez d'un

-54-

Elle s'arrêta sur la Place d'Armes. Le Feldwebel qui ne convoyait cherchait sa route, penché sur une carte Michelin. Ouvrir la portière, courir, entrer dans un immeuble, me cacher, J'eus cette furieuse envie un moment. Mais quelque chose me retenait, plus que la peur, quelque chose qui me disait que ce n'était pas le bon moment, qu'il fallait attendre et rester là, tranquille. Peut-être était-ce une bonne intuition, peut-être non... Allez savoir !

C'est dans le Fort d'Hauteville, près de Dijon, que l'on me mit pour la nuit. Je n'en garde pas un mauvais souvenir. Une bonne cinquantaine de prisonniers y vivaient. Y étaient-ils en transit, au à demeure ? Je ne sais plus, mais pour la plupart originaires de la région ils étaient bien pourvus en ravitaillement. Je me restaurai copieusement en leur compagnie et repartis le lendemain avec un gros morceau de pain et un bout de lard dans mon sac.

Où m'amenait-on maintenant ? Je guettais les bornes, les panneaux sur la route, dans l'angoisse d'y trouver inscrite la direction d'Epinal.

C'est à Vesoul que la traction s'arrêta. Je reconnus les bâtiments familiers d'une caserne. N'eussent été les circonstances, J'aurais eu l'impression d'y accomplir des formalités d'incorporation. Je passai dans un bureau qui avait dû être celui des effectifs un an plus tôt et, un peu plus loin, touchai en échange de mes vêtements civils roulés en ballot, étiquetés à mon nom, un nouvel uniforme, modèle 35.

Le "front-stalag 141" de Vesoul m'accueillait.

00000

V E . L ' O U L

Ma qualité d'évadé repris me valut un régime particulier au sein de la communauté prisonnière de Vesoul. Sans trainer, je fus dirigé vers un bloc de bâtiments entouré d'une large haie de fils barbelés. Une sentinelle en armes se tenait près de la petite porte, elle aussi hérissée de ronces, que l'on ouvrit pour mon passage. De hautes et larges portes surmontées d'impostes en demi-lunes s'ouvraient sur les façades. J'en reconnus sans peine l'architecture : ces bâtiments avaient été des écuries. telles que l'on pouvait en voir à cette époque dans les casernes d'artillerie ou de cavalerie (1)

(1) Je suis retourné récemment sur ces lieux. Ce qui était une cour de caserne est devenue une place et quelques bâtiments ont dû être rasés. Mais il me sembla bien, aux cintres des portes, reconnaître les écuries converties en habitation.

Ce devait être leur destin, à ces bAtisses, de devoir en définitive abriter des hommes. Déjà, en ce printemps quaranteet-un, chacune en contenait une bonne cinquantaine. Des évadés comme moi, repris plus au moins récemment, ou simplement des gaziers piqués sur la ligne de démarcation, qu'ils soient de zone 11 bre, d'ailleurs, ou de zone occupée, e t quelLques soient le sens ou les motifs de leurs déplacements clandestins.

Le chef de baraque, un nommé Petitjean, je m'en souviens, me désigna ma place. J'étais arrivé après la soupe de midi, mais là, dans ce camp de France, il y avait deux distributions par Jour, même pour nous, les mauvais sujets. Je ne me couchai donc pas le ventre vide, c'est important pour le moral. Le mien, tombé bien bas, avait grandement besoin d'être remcenté. J'avais tout perdu, la liberté un instant retrouvée, mais aussi mes camarades et cest peut-être leur présence qui me manquait le plus en cet Instant. Ceux qui m'entouraient maintenant étaient des étrangers. Nous n'avions pas tué nos poux ensemble et nul, avec moi, n'avait cogné sur l'arbre et contemplé sa chute dans un grand fracas de branches.

J'avais aussi perdu ce petit confort de rien du tout réalisé au fil des mois : la planchette au-dessus du chàlit maintenue par des ficelles, la boîte en carton où je rangeais mes lettres, quelques objets de toilette et les deux clous ficLés dans la cloison, pour y pendre mes affaires.

Je pensais à mes parents qui resteraient un bon moment sans recevoir les dix lignes réglementaires envoyées chaque quinzaine. Ils s'affoleront, c'est sûr ! Et combien de longs jours faudra-t-il pour rétablir le contact ?

Les Dames de la Croix Rouge visitaient régulièrement les prisonniers du camp de Vesoul. Elles n'apportaient pas que de bonnes paroles. Il y avait toujours quelques friandises dans leurs paniers, du linge, parfois, et des lainages. Je pus, grâce à elles, obtenir très vite les quelques objets de première nécessité qui me manquaient, du savon notamment, une brosse à dents et un petit miroir.

Je familiarisai assez vite, cependant, avec mes camarades à qui je dus plus de dix fois raconter mon histoire. Bien plus que mon odyssée, le fait que je venais de Xarrakech les fascinait. Ce détail apporta dans l'écurie toute une bcuffée d'exotisme. Comment étaient les paysages, là-bas, et les femmes ? Il y faisait très chaud '? L'un me demanda s'~l y avait des

- Et co=ment qu'on les appelle les habitants de Marrakech?

Les X--~rrakchis.

Le "Xarrakchi", on ne m'appela plus désormais que de cette manière et beaucoup, certainement, ne surent jamais mon nom.

Le bruit courut qu'un convoi se formerait sous peu pour l'Allemagne. On n'attendait plus, paraît-il, qu'arrivassent de Bretagne deux ou trois centaines de prisonniers qu'un cri regroupait ici, avant le voyage.

il y avait fort à penser que, du voyage, on en serait aussi. On ne pouvait nous laisser ainsi, longtemps désœuvrés. Il semblait aussi exclu qu'on puisse nous intégrer au camp nous avions manifesté auparavant une humeur trop vagabonde.

Il ne fallait plus trainer. Je n'avais nulle envie de refaire du tourisme en Allemagne et mon désir de fuite me tenaillait plus que jamais. N'ayant plus rien à perdre, je pouvais tout tenter. Le moins simple, cependant, était bien de partir d'ici.

Prima comment sortir des écuries et de leur enceinte barbelée ?

Secundo : comment ensuite sortir du camp et gagner la ville

- Pas simple, non, mais au moins ce serait rapide. J'étais en France, je savais par expérience que je trouverai immédiatement de l'aide. Ce serait bien le diable si par malchance j'étais repris !

Ce serait donc tout ou rien !

Il fallait aviser ; dans un premier temps trouver un ou deux camarades décidés à partir. Apparemment, il n'y avait pas foule...~a se comprenait, l'entreprise paraissait peu réalisable.

Je trouvai tout de même assez rapidement deux gars qui voulaient bien tenter leur chance. Ensemble, on examina la situation et aussi les lieux. Il n'y avait qu'un appel le matin, avant la distribution du "café". Nous étions si bien bouclés que cet unique appel semblait bien suffisant. Si donc on arrivait à partir en début de nuit, nous aurions devant nous assez de temps pour prendre le large.

La stratégie ainsi arrêtée, nous essayâmes, un soir, de desceller la barre de fer qui crochetait l'un des battants de la porte. Ce soir-là, nous n'arrivâmes pas à faire autre chose que du bruit, ce qui fit maigrir la chambre.

Le lendemain, l'impossibilité au-dessus de la porte fut  
attaquée irruc là à sur l'empêchement. L'effort, -\_- Z, c. b :\_\_~à r a  
la fuite, je réussis...-iE ...

ir sa iis trop de di f f icultét. DF-@E, chair.Lettc-s de r etc-IIUL- empochaient de s' ouvrir totalement son ,eritrf-.baillemerit paraissait difficilement pouvoir laisser passer un Homme. de plus le risque de bris de verre était grand. Le regard jeté sur la cour finit par me convaincre de l'inariité dc- mes efforts. Elle était toute baignée par la lumière d'un projecteur qui la prenait en enfilade. Je me recouchai fort déçu.

A la distribution du café, Petitjean vint nous dire que notre cirque contn -nçait à bien faire. Si nous voulions partir, C'était notre affaire, mais la mienne, en tant que responsable, était de veiller à ce que cela ne compromette pas toute l'écurie.

Correct. Nous n'avions nullement le droit c- n effet dentaire nos camarades dans notre aventure et àe compromettre leur sécurité.

Si donc il était impossible de partir de nuit, il faudrait bien le faire de jour. Toute la stratégie était à revoir.

Aucun dette nous, jamais, n'était appelé à quitter le bloc disciplinaire pour une quelconque corvée à l'extérieur. Il faLlIait rayer de nos plans cette possibilité. Rayer aussi l'astuce de se faire porter malade et conduire à Ilir.Lfirmerie. D'abord, en Allemagne, on n'est jamais malade sans une forte température, ça n'existe pas. La température, ça ne c'obtient par= à la demande et il y a belle lurette quart ne leur-faisait plus le coup du thermomètre trempé dans le café ou frotté vigoureusement entre les doigts.

Quand aux malades véritables ils étaient conduits tà l'infirmerie sous bonne escorte.

Nos pertes ne s'ouvraient que deux fois par jour. Nous pouvions prendre un peu l'air et nous dégourdir les JaLmbes une heure le =atin et une l'après-midi. Chaque écurie, à son tour, déversait son contingent de t-ôlards dans la petite cour d'une quarar.ktaine de mètres - la longueur des bâtiments accolés - sur quinze de largeur environ. Les portes de l'une ne

s' ouvraient que IcDrsque l'autre- avait fermé les **siennes**, nos gardiens tenant à maintenir l'étanchéité entre les deux.

Au cours de ces sorties J'avais eu tout le loisir d'examinc-.- les lieux. Au delà de la haie de barb-elés

s'étendait une cour assez vaste. Un peu sur la gauche, ur,

batiment allongé s'aligrkait perpendiculairement à nous à une cinquantaine de mètres et se prolongeait jusqu'au mur d'enceinte. Des voitures militaires allemandes y stationnaient **souvent**.

**J'** appris que c'était le garage quelques **prisonniers**, peut-être mécaniciens, y étaient journallement employés. J'appris aussi que ce local était vide de toute activité le dimanche après-midi

....

... C'était une Information importante d'où découla tout un plan rapidement échafaudé. Il fallait atteindre ce garage, un dimanche après-midi nécessairement, grimper sous les combles et s'y cacher jusqu'à la nuit. A la nuit, enlever une tuile ou deux et par le toit, gagner l'extérieur en se laissant glisser.

Cela impliquait la traversée de la haie de barbelés, deux mètres de haut, autant de large, qui clôturait notre aire et une course d'une cinquantaine de mètres. Pas facile, quasiment impossible même, avec une sentinelle juste à sa porte. Et cette autre, là-bas, au fond, qui faisait les cent pas le long du mur ? Moins dangereuse, mais tout de même !

Mes deux camarades se déclarèrent néanmoins prêts à tenter le coup, à tout oser. L'un assura qu'il irait, s'il le fallait, jusqu'au mur d'enceinte en courant. Rien ne l'arrêterait, pas même les balles si on tirait sur lui.

Le convoi attendu avait dû arriver dans la soirée du samedi, car, à notre sortie, le lendemain matin, on remarqua dans la cour des présences nouvelles. Ceux que nous voyions d'habitude avaient une allure plus dégagée, se déplaçaient avec plus d'aisance, plus d'assurance et nous ignoraient royalement. Ceux-ci, manifestement, étaient des bleus. Beaucoup, par précaution, avaient gardé leur musette. Parfois ils s'arrêtaient et, de loin, jetaient sur nos ébats un regard étonné. Il était à peu près certain maintenant que le départ pour l'Allemagne ne tarderait pas et, sans doute, n'aurions nous pas l'occasion d'un autre dimanche. Nous ne pouvions plus nous permettre d'attendre il fallait partir aujourd'hui même.

La "récréation" du matin se termina, les portes se refermèrent sur nous. Nous n'avions rien pu tenter. Il nous restait l'après-midi, une petite heure encore, et d'une certaine manière, c'était bien la dernière.

Il était seize heures quand les portes s'ouvrirent à nouveau. Comme chaque fois, les mêmes jeux bêtes commencèrent, aux barres, à saute-mouton ... Certains, en rond, faisaient même courir le furet. Nous n'avions nulle envie de jouer. Tendus à l'extrême nous nous tenions, -silencieux, non loin des barbelés.

De l'autre côté, les nouveaux venus s'étaient enhardis. Quelques uns même vinrent assez près de notre clôture ; des conversations s'échangèrent de part et d'autre. A grands gestes, la sentinelle leur faisait signe de s'éloigner, sans beaucoup de conviction et encore moins de succès. Lorsque l'un d'eux lança par dessus la clôture un paquet de cigarettes, la sentinelle réagit et fit quelques pas menaçants. Lorsqu'un second paquet vola et qu'en retour,....

... et en paiement, un mouchoir lesté d'une pierre suiv. -\*-. la courbe inverse, alors elle se fâcha vraiment, La baï onnette croisée, elle courut sus à l'intrus, lequel détalait à be--lle jambes vers ses quartiers. Ils tournèrent à droite derr4ère les bAtimer,.,~s, laissant, pour un temps qui ne pouvait être que très court, la place sans garde.

Vite ! Vite ! mon vieux. C'est maintenant, on fou". le

camp !

J'écartai de mon imieux les barbelés. Je vis une tête, puis une épaule gliF-ser~ dans l'ouverture, le buste suivit et ler, jambes, l'une après l'autre. J'attendis qu'il soit arriv& au panneau extérieur et passai à mon tour.

Me retournant pour dégager une Jambe accrochée à une ronce, je vis que J'étais seul. Le troisième larron, celui qui, hier, franchissait si bien les murs sous les balles, avait disparu. Couché maititenant sous l'entrelacs des fils qui, en boudin épineux, garnissaient l'intervalle entre les panneaux, jouant alternativement des omoplates et des fesses, je progressai, vers l'autre bord.

Brusquement, je pris conscience d'une chose énorme : une chose énormy--- faite de silence. Dans la cour où tout à l'heure on chahutait. plus rien ne bougeait, pas un bruit, pas un mot, rien.

J'imaginai l'écurie toute entière, assistant, muette. à mes efforts.

- Passera, passera pas

- Les ccDns Ils pourraient bouger un peu, tout de même.

Tout mc-ri corps tremblait. Le réseau en entier, sûrem~-rjt, devait en résonner.

- Et la sentinelle, que fait-elle -? Elle doit me vzir, c'est sûr ! Pourquoi ne court-elle pas sur moi ? Elle va tirer, peut-être...

- Peut-être qu'elle est toujours avec le type de to-~: à l'heure ...

- Peut-Ézre qu'elle lui demande sa plaquette. Hé, hé Il va sûrement faire la pelotte !

- Bon Dfeu ! Cette ronce prise dans ma chaussure ; il faut revenir un peu, donner du mou...

Tout à Gembloux, quand les obus de mortier tombae-.=nt sur moi j'e~.;s l'impression de m'être dédoublé ....

Un moi lucide, détaché et surveillant, regardait d'un peu haut le corps qui se débattait dans les ronces. Je revais -à moi-même en franchissant le panneau extérieur.

Tête baissée, je bondis vers le garage : cinquante mètres, même effectués coude au corps dans de pareilles circonstances, c'est long ! Le but se rapprochait cependant au-delà du sol qui filait sous mes pas. Je voyais maintenant le bas de la bâtisse, puis un peu de mur, et une porte, là, devant moi. Je m'y engouffrai, haletant.

J'eus l'impression d'une farce stupide prolongeant l'impression d'irréalité dans laquelle je vivais depuis quelques secondes. La pièce où je me trouvais plongé, petite, basse de plafond, encombrée de caisses et d'objets divers, n'avait rien de commun avec l'atelier où J'aurais dû arriver. Dans ma précipitation, dans ma course aveugle, je m'étais trompé de porte ! La bonne, nettement plus grande, s'ouvrait cinq à six mètres plus à droite.

- Tant pis, je resterai là, caché Jusqu'à la nuit ...

- Impossible, voyons : la nuit, il y a les projecteurs.

Très vite, je ressortis et en quelques foulées, je retrouvai la bonne porte.

Mon copain m'attendait au pied d'un petit mur de briques qui cloisonnait la pièce. Juché sur mes épaules, il atteignit le haut, puis ne hissa. Dieu merci, J'étais léger.

Nous nous trouvions maintenant dans les combles, juste sous les tuiles. A l'extérieur, tout était calme, aucune course, aucun coup de gueule n'indiquaient que l'on nous cherchait. Notre fuite était passée inaperçue c'était miracle !

Il me semblait qu'un temps très-long, difficile à apprécier en tout cas, s'était écoulé entre le moment où j'écartais les premiers barbelés et notre arrivée ici. Et sur un certain plan, un grand espace, en effet, séparait la situation d'alors de la présente. Il y avait entre les deux un gouffre qui ne pouvait se mesurer au rythme des horloges. La conscience nous l'avait fait franchir et cet élan, ce quelque chose d'irraisonné, d'un peu fou, que faute de mieux on appelle même audace.

Ramené à une dimension plus terre à terre, le tout n'avait pas demandé Une minute dix secondes pour la traversée du réseau, quinze, peut-être, pour la mienne ; la course jusqu'à la porte avait dû ...

. . . . en crinsr\_j=er six ou sept trois pour réal i 6er mon erreur, trois autres pour revenir au garage. Koins de quarante secondes en tout avaient suffi.

Il suffisait maintenant d'attendre la nuit, patie=e-A et sans bruit. On s'installa sur les poutre-E en prenant S.-azd soin de ne poser ni main ni pied Eur les plancheL qui nDu~,r parurent léFeres. Nous ne disions rien : il n\*y avait rien à dire.

Nous perçumes la rentrée de nos camarades, pu i E. au brouhaha nouveau, la sortie de l'écurie voisine. L'heure s'avançait, elle allait bientôt rentrer à son tour. Après, la nuit viendrait; il ne resterait plus que quelques heures, d'attente.

Tout à coup, un bruit précipité de galopade, de pas rapides dans le garage nous fit bondir le coeur. On s'interpellait "Par ici par Ici !\* On vit une tête apparaître au ras de la soupente, suivie d'un corps qui basculait, puis d'un autre, puis d'un troisième enfin. Les imbéciles pensai-je charitablement, il vont tout faire rater ... Quelle idée de ficher le camp le même jour que nous ! Le sort ne devrait pas permettre des choses pareilles. Par un miracle que je ne m'expliquais pas encore, nous n'avions pas été vus, mais eux ? Ce n'était pas possible. Les miracles ne se renouvellent pas.comme ça

Ce fut pourtant ainsi. Il devait y avoir, ce 18 mai 1941, juste à la verticale de Vesoul, une conjonction astrale particulièrement favorable aux voyageurs. Tout comme nous, Ils avaient mis immédiatement à profit l'éloignement momentané de la sentinelle pour s'enfuir. Traversant ensemble et de front les barbelés, ils avaient été encore plus rapides que nous.

Ils étaient donc trois, un tout jeune gars originaire de Lyon qui, quelque semaines plus tôt, avait été pris sur la ligne de démarcation et deux Polonais qui s'efforçaient de rejoindre l'Armée polonaise libre, en Angleterre, ou, tout au moins la Légion Etrangère. Ils paraissaient décidés à tout pour y arriver, et je pensais que ce qu'ils avaient dû vivre jusqu'ici pour la coriquète de la liberté était sans commune mesure avec mes petites aventures. L'un d'eux possédait un couteau à cran d'arrêt qu'il ouvrit devant nous. Il manifesta sans ambages la ferme intention de s'en servir si besoin était.

- "Sentinelle dire "Halt Pas halte, couteau tout de suite !"

Peut-être avait-il une expérience que pour ma part Je ne zossédais nullement. En tout cas....

je me dis que, tout à l'heure, en sortant d'ici, Il serait prudent de se séparer des Polonais. D'ailleurs-, par petits groupes, les chances de chacun n'en seraient que meilleures. Décidément ces nouveaux venus commençaient à être encombrants. Le Lyonnais était en proie à une toux sporadique qu'il s'efforçait de comprimer derrière ses mains. Chaque quinte me nouait les tripes et sans indulgence pour les efforts qui le congestionnaient à la limite de l'asphyrie, je le vouais à tous les diables. Je lui suggérai de sucer quelque chose. A défaut de bonbon il utilisa un bouton de son pantalon. La salivation produite eut un effet calmant incontestable : il toussa moins.

La nuit vint. La sentinelle qui vint prendre ses fonctions devant le garage toussait, elle aussi, et chantonnait parfois en faisant quelques pas.

On attendit dix heures, puis dix heures et demie, en se persuadant que chaque tranche de nuit donnerait un peu plus de chances.

Il fallait tout de même se décider. Pour éviter tout risque de glissade sur les tuiles, et aussi tout bruit dangereux, nos chaussures furent ôtées et suspendues au cou par les lacets réunis.

Apprécient A --a juste valeur mon adresse naturelle, je laissai à un autre le soin d'ôter les deux tuiles nécessaires à notre passage. Portées de main en main elles furent déposées avec mille précautions derrière nous, entre deux poutres.

La traversée du toit se fit sans difficulté malgré la pluie fine et dense qui tombait. Maintenant il fallait sauter. L'un après l'autre, on remit les chaussures. Solidement cramponné au poignet de son camarade, le premier Polonais se glissa su.- le ventre puis disparut vers le pignon. Maintenu à bout de bras, ses pieds n'étaient pas à plus de deux aires du sol et sa chute ne fit qu'un bruit léger. Nous utilir- ,âmes@ la même technique. Eta-ut le plus léger je partis le derr@ier. Je dus me suspendre à l'extrémité de la gouttière. Pourvu qu'elle tienne ! F-lle tint, et je boulai en bas sans grâlce nais sans bobo.

Nous étions sur une petite voie de berge, au bo.-d d'un canal. A notre gauche on distinguait un pont, 4àloign@é d'une centaine de =êtres.

L'ur, dernière l'autre, à demi courbés, nous filà,-s vers le pont. Une haute et large grille dont l'extrÉ-mitÉ- droite s'appuyait@. sur sa maçonnerie nous en interdisait l'accès ....

-63-

..... Une vaste porte s'ouvrait dans cette grille, mais elle était fermée-. Il nous faudrait donc faire à nouveau quelques acrobaties pour accéder au pont.

Il n'en n'É-tait pas question pour Ilinstaràt. Des bruits de voix venaient sur notre droite. Des uniformes passèrent devant nous ; le nez dans l'herbe nous distinguions nettement les bottes. Par petits groupes, des soldats allemands rejoignaient leur caserne. Sans doute celle-là. même que nous venions de quitter. Il devait être près de minuit. La circulation sur le pont avait cessé depuis déjà un bon moment. Il fallait se décider-. Les Polonais continueraient sur la berge après avoir franchi la route. Nous on prendrait le pont pour traverser- le canal qui nous paraissait être le premier obstacle à notre entreprise. On se souhaita bonne chance.

Nous étions à peine à l'entrée du pont lorsque nous entendîmes venir vers nous le martèlement régulier d'une petite troupe. La surprise et l'angoisse nous clouèrent au r.ol. Que faire ? Demi-tour ? Sans doute nous avait-on aperçu, déjà entendu tout au moins. Ce serait suspect. Se jeter à l'eau n'apparut nettement hasardeux.

Je dis ' On continue ! On marche carrément. Si on nous interpelle, on court, chacun pour soi ! 1.

Quelle impulsion soudaine m'avait poussé à cette solution qu'un raisonnement logique n'aurait jamais, au grand jamais, retenue '? Je ne saurais le dire . les- impulsions ne s'expliquent pas. Je ne r.aurai jamais non plus ce que put bien penser le chef de

patrouille qui nous croisait dans la nuit. Il ralentit un peu à notre hauteur, sembla hésiter, puis en compagnie de ses hommes, reprit sa marche cadencée sur le pont.

Nous étions en uniformes, en uniformes français, certes, .mais dans la nuit il ne dut distinguer que des formes à allure militaire. NeDs pas qui se voulaient assurés ne pouvaient qu'en confirmer l'aspect. Nous prit-on pour des gradés exemptés de ce fait de la permission de minuit, des officiers peut-être '? C'est possible. Je ne puis qu'imaginer. S'il en fut ainsi le craintif et sacro-saint respect du soldat allemand pour sa hiérarchie nous sauva.

e pas tant de choses. .-@ur le moment je ne pensais certes à Peut-tre même ne pensions nous à rien d'autre qu'À nos pas-- qu'il nous Importait d'aligner. Je ne me souviens que de sensations physiques, ces pas qui martèlent, le sang qui bat aux tempes, les frissons qui montent jusqu'à,,jx épaules. Notre tension se détendit brusquement, violemment, en atteignant la barrière qui fermait le passage à niveau. Il fut sauté en voltige sur l'appui d'une main, puis tournant à gauche, nous suivîmes la voie en courant de toutes nos forces,.

A bout de souffle nous avons atteint une petite rivière. Je sus bien plus tard qu'elle portait le joli nom de "Colombine". A l'abri des piles du pont, un brin de pause fut bien utile après cette course et toutes les émotions que nous venions de vivre.

J'eus une pensée pour Petitjean, le chef de baraque. Comment s'en sortirait-il demain matin, lorsqu'à l'appel notre absence serait flagrante ? Il lui serait difficile de prétendre n'avoir rien vu, rien entendu. Et les autres, quel sera leur comportement ? Je n'éprouvai pas de remords, certes, mais un peu d'ennui tout de même. Et puis tant pis, chacun pour soi, et il aurait pu, s'il l'avait voulu, partir avec nous. Mais peut-être avait-il ses raisons. Je me garde de juger.

Mon camarade qui s'obstinait à n'appeler 'le Xarrakchi" (j'ai quant à moi totalement oublié son nom, et je le regrette), me proposa de venir chez lui. Il habitait un village à une quinzaine de kilomètres.

- Tu verras, me dit-il, on se débrouillera, on fera le "coquetier" ...

J'ignorais tout de cette activité qui, m'expliqua-t-il, consistait à aller de ferme en ferme recueillir des oeufs et à les vendre ensuite dans les épiceries et sur les marchés. C'était, paraît-il, très intéressant et cela rapportait bien. Je repoussai néanmoins son offre généreuse, alléguant que mon désir était, à mai aussi, d'aller chez moi. Je n'osai ajouter que la compagnie d'un gars dont l'entourage ne pourrait ignorer longtemps d'où il venait me paraissait plutôt, dangereuse.

Il alla vers sa destinée coquetière et je ne le revis jamais. J'espère qu'il n'eut pas d'autres ennuis et que la guerre le préserva.

La rivière fut suivie en remontant son cours. Le Lyonnais se mit à chanter. Sur un air de valse, il y était question d'une négresse ... Je repris au refrain et Jamais rythme ni paroles ne me semblèrent plus beaux. La nuit était noire, s'orienter était bien difficile. Il nous sembla tout de même que la rivière remontait vers le nord. Il fallait obliquer à droite, à travers champs. Il fallait aussi, avant le jour, trouver de l'aide et se débarrasser de nos tenues militaires.

Quelqu'un veillait, nous sembla-t-il, dans cette petite maison près du passage à niveau que nous venions d'atteindre ; une faible lueur tremblait aux vitres. Une nouvelle fois le secours vint du rail. La garde-barrière qui nous ouvrit

... de nous arrêter IA **un** petit poste allemand se tenant un peu plus loin.

Pour les vêtements, "il fallait voir Ycr@c-ieur - Yc-risieur Lachat

- Du-à,.. C'est le propriétaire de- la ferme-r-- au dessus- "-e-z

Bc-Ile!E. Vous. eavc-z, il en a déjà aidé quelques-uns comme vous !

Dan-- le jour qui riaissait la ferme fut trouvée sans peine **en** haut du chemin, comm- il nous l'avait été- expliqué. C'était un gros bâtiment carré à l'air cossu, flanqué à droite d'un autre, plus bas et de forme allongée, **la** grange, sans doute.

Un boa se tenait déjà dans la cour, grand, solidement bâti, paraissant la quarantaine.

Oui, clmàtait bien lui, Xonsieur Lachat, propriétaire de cette ferme, mais il ne voyait vraiment pas pourquoi **on** rm'adressait à lui. L'envie nous vint de nous en retourner, pour aller voir **un** peu plus loin. Nous devions avoir une bonne tête qui plaidait pour nous, pour le moins autant que les précisions que nous lui fournii rent.

Peu de temps après nous étions autour de sa table, trempant dans du café au lait de grandes tartines de cancoillote.

Tout à l'heure, lorsqu'il ferait un peu plus jour, **il nous** photographierait et reviendrait de Vesoul vers midi avec des papiers en règle, et, **il** l'espérait bien, des vêtements. Ce brave ho- nous confia qu'il était Suisse, ajoutant qu'il n'était pas indispensable d'être Français d'origine pour être patricte. Ce qu'il n'aicduta pas, c'est qu'il faisait partie d'une organisation qui, à cette époque, s'employait déjà efficacement à venir en aide aux évadés et à faciliter leur passage. Co=n--nt, sans cela, eut-il obtenu si rapidement les cartes d'identité impeccables qu'il nous rame-na comme promis ?

On se retrouva en famille autour de la table. Il y avait là, outre le couple Lachat, leurs fils et **un** ou deux valets. Deux lièvres pris au collet la veille avaient été mis en civet. Je fis allégrement hori-Leur au plat. Monsieur Lachat avait rapporté les vêtements attendus, sauf une veste qu'il n'avait pu avoir tout de suite, mais que je devais prendre dans l'après-midi chez l'épicière des Belles Baraques. La route fut reprise vers quinze heures avec les recotn-m-ndations du fermier : éviter les grandes routes.

-66-

. . . et descendre par petites étapes vers Mouchard 0-- se trouveraieLt des passeurs, ou mieux vers Champagne, c'e-tait peut-être plus sûr parce que moins fréquenté, nous d4,~-il. Dans un cas comme dans l'autre la ligne de démarcation é,~ait tout près.

A l'épicerie ma veste Wattendait. La fille de la =--\*son me la passa par dessus le comptoir, accompagnant son Eeste d'un regard chaleureux. Le mien, Je dois le dire se posa surtout sur la veste. C'était une belle veste marron. Elle semblait faite pour moi tellement elle m'allait bien.

Rassasiés et à nouveau en pékins, il ne nous manquait plus' qu'un peu de tabac pour être parfaitement heureux. Ce n'est qu'un peu plus tard, en mettant la main dans la poche de ma veste, que je découvris le paquet de Gauloises qui s'y trouvait. Dessus quelqu'un, la jeune fille de l'épicerie peut-être, avait tracé au crayon ces simple mots . "Bonne chance%.

Sur le coup on n'y pense pas. La réflexion n'a pas er-core fait son chemin, mais J'aurais dû garder le papier bleu de ce paquet com une chose très précieuse. Il aurait témoigzé de l'aide qui me fut toujours si simplement, si généreusement donnée, et avec quelle allure, quelle élégance dans le gesze !

Afin de Justifier notre errance nous étions converi\*-s de nous prétend-re ouvriers agricoles, cherchant de ferme en ferme à s'employer. Notre séjour dans la Famille Lachat nouS en avait peut-être inspiré l'idée. En tout cas dans la rezion très rurale que nous traversions, c'était relativement crédible.

Nous fûmes même crus au delà de notre espérance par le brave homme qui voulut bien nous prendre dans sa carrio:e u n couple d'heures après notre départ.

L'oeil méfiant, il nous demanda tout de même, avar-“t de nous laisser monter , "si nous n'étions pas des mandrins 'P' je l'assurai que non, en lui renouvelant notre désir de trouver, avant la nuit, une quelconque embauche. Nous nlé:i-ons pas difficiles, notamment pour le coucher, une grange et la paille suffiraient.

Il avait un peu de bois à couper, nous dit-il.

Cela nous convenait très bien.

Assis F\_~,~:r le banc arrière de la voiture, secoués p~r le trot sec de la jument, une nouvelle étape s'ouvrait à nouE.

Je ne =L--- souviens pas du village où la voiture s'arrêta. Selon la direction prise, compte tenu du trajet parcour-\_;. ce pouvait-être Authoison. C'est.ce qui m'apparaît comme...

. . . . le plus, plausible en ref IÉ@chissant sur la carte X@.che'LirL, édition 1941, que j'examine en écrivant ces lignes.

Arrêt sur la place du village.

- On va t'emmener voir Fi vous êtes des mandrins, nous dit notre homme, J'vas vous conduire à la Koynniandatur...et il ajouta :

- P'tt-t beri qu'avant, quand n3Ême, on va aller boire un coup...

Mi-r-assurés, mi-iiiuiets, nous pénétrâmes dans l'auberge. La petite salle était remplie d'une foule bruyante, buvant

autour des tables. Notre entrée ne passa pas inaperçue.

- Qui c'est qu'amène donc, Père Lecerf ? (Je ne certifie pas l'exactitude du nom rappelait-il S@--rre, Lesserre, Lecerf '? Il semble me souvenir, vaguement, de la consonnailce.)

Il dit que c'étaient deux jeunes qui voulaient travailler- et qu'il allait peut-être e-ner chez lui, on verrait. On but

un coup, puis deux, puis d'autres... Les paysans qui étaient là nous firent beaucoup de propositions. Il n'y manquait manifestement de main d'oeuvre agricole dans le coin ! L'un d'eux nous demanda si on savait traire les vaches.

- Non ! C)n ne savait pas traire les vaches, ni remuer du fumier, ni ramasser des patates, ni rien de tout ça, vu qu'on était deux évadés. Voilà. C)-n disait tout, comme on se jette à l'eau.

- Ah ! Sacrés =andrins Vous pouviez pas le dire tout de suite !

Un autre ajouta

- On est des bons nous Puis d'autres :

- Oh, ça ! On n'est pas copains avec eux - Y sont là, mais; on leur cause pas !

- En quatorze, on les a tout de même arrêtés, reprit un ancier.L.

Ah, ça, bien sûr, il y a eu des pertes ...

Le père Lecerf qui en était, de quatorze, monta sur la table et entonna Coq gaulois II. Tout le monde reprit au refrain.

-68-

On rebut quelques coups. Toute la salle chantant maintenant bien haut et à tue-tête, "qu'ils n'auraient pas l'Alsace et la Lorraine" ....

Ce fut une belle flambée patriotique .... à quelques mètres de la Kommandantur.

La jument qui connaissait la route nous ramena dans la nuit à la petite ferme du père Lecerf. Fous y restâmes deux jours. On cassa bien un peu de bois, mais je ne suis pas certain que notre travail remboursa seulement la nourriture simple mais abondante qui nous fut donnée.

Deux Jours plus tard, la voiture réattelée nous déposa à une petite station un peu plus bas. Le père Lecerf avait tenu à nous aider Jusqu'au bout. La ligne allait jusqu'à Besançon là Il fallait changer pour reprendre celle de Poligny.

Après Besançon, un soldat allemand monta dans notre compartiment. Le coeur battant nous nous plongeâmes dans une intense contemplation du paysage. La tête vers la vitre, les bottes allongées devant nous n'étaient plus visibles, ainsi l'ignorance du danger qui venait de s'installer à nos côtés nous le rendait moins réel. En fait nos angoisses étaient vaines : après avoir basculé son sac dans le filet, notre voisin avait ouvert un livre et il ne nous accorda jamais la moindre attention. Jamais cependant train ne nous sembla plus lent. Franois, puis Thoraise furent passées. La traction du train qui s'ébranlait après l'arrêt nous libérait chaque fois d'une poignante angoisse.

Nous devions descendre à la quatrième station après Besançon, nous avait-on dit. "N'oubliez pas : la quatrième !"

Le quai de Byans s'avéra tout aussi désert que les précédents, nulle patrouille ne nous attendait, et nul uniforme hostile ne monta dans notre compartiment. Puis ce fut la quatrième- station. Enfin ! Le panneau indiquait : "Lie--le". C'était bien ça.

Nous étions maintenant tout près de la ligne de démarcation. Il resterait à traverser, ce que nous devions faire dans la nuit, à l'aide d'un passeur dont nous avons le nom et vaguement l'adresse, mais qu'il nous faudrait trouver aussi discrètement que possible.

La Loue qui, par son cours difficilement franchissable, servait de frontière idéale entre la Zone Interdite et la France libre fait une boucle étroite à hauteur de Champagne et du fait de cette disposition, pénètre en doigt de gant dans la Zone Interdite. Il en résultait qu'à Champagne, la ligne n'était plus sur la Loue, mais à trois kilomètres...

\* . . plus bas. poursuivant son tracé ouest-est avant de SI réfléchir au sud vers Mauchard.

C'est donc sur un pont non gardé (1) que la rivière fut traversée à l'entrée de Champagne. Prudents, nous l'abordâmes tout de même- séparément, distants l'un de l'autre d'une cinquantaine de mètres, un contrôle volant étant tout de même à craindre. Tout se passa bien et cette Loue, hantise de tous les évadés, fut franchie par nous sans la moindre difficulté.

Nous en eûmes davantage en recherchant le passeur, qui, finalement, ne fut pas trouvé. Il nous restait à nous débrouiller seuls, ce qui ne nous Inquiéta pas outre-mesure. Des épreuves plus difficiles avaient été surmontées. Cette ligne, on la passerait bien. Il fallait attendre la nuit, piquer plein sud à travers champs en une heure, tout au plus, la Zone libre serait atteinte.

Nous n'avons jamais su exactement où nous l'avons traversé cette ligne. Il y avait bien cinq heures que nous marchions sous une pluie battante, dans les champs détrempés, lorsque uLe route qui nous sembla importante fut atteinte. Etions-nous en Zone libre ? ou encore en Zone Interdite ? Rien ne nous l'indiquait rat le désagréable sentiment d'avoir tourné en rond dans cette "-rui4%-. de cauchemar nous harcelait. E'ur l'un des poteaux télégraphiques qui bordaient la route, Il nous voir une affichette.- C'en était bien une qui nous invitait même, après --'avoir péniblement déchiffrée, "à nous engager au 5ème R.T.M à Bourg-en-Bresse ... Il A rie pas en croire ses yeux ! Peut-être était-elle là depuis longtemps et bien avant la débacle, mais nous vîmes dans cet appel le signe irréfutable que nous étions enfin revenus chez nous. Oui, chez nous, en France libre.

Tout de suite après, un panneau routier nous apprit que le village dont nous discernions vaguement les formes devant nous s'appelait Mont- sous- Vaudrey, ce qui ne nous disait vraiment rien de particulier, mais cette nuit devait nous apparaître Jusqu'au bout pleine de sortilèges.. Sur le fronton d'une des premières maisons que nous vîmes;, un nouvel appel, une nouvelle invite nous sautait aux yeux. Je me demande Fi, tel Alice, je n'étais pas entré au Pays des Merveilles. Mais ce que je lisais était bien réel, encore que tout à fait inattendu : ' Centre d'accueil II. Les hautes lettres noires, peintes sur fond blanc se distinguaient de loin et J'y vis, pour ma part, encore plus un fier et joyeux défi à l'occupant d'en face que la signalisation d'un havre secourable.

La porte était ouverte, un escalier au fond de la salle basse invita-il-t à l'étage. Des lits étaient alignés. là.

(1) Aujourd'hui encore, je ne m'explique pas la chose.

... 11 fallait, avant que le jour vienne et disperse les sortilèges, profiter de ce qu'offrait cette curieuse nuit. Nos vêtements trempés laissés sur le plancher, nous nous sommes roulés, nus, dans un paquet de couvertures. La chaleur retrouvée m'ouvrit les portes de l'Eden et je sombrai dans un océan de béatitude.

Il faisait grand jour lorsqu'un bruit de pas dans la salle du bas m'éveilla. Une couverture serrée autour de la taille, je vins à l'escalier. Un clair visage était levé vers moi.

- Vous êtes arrivé cette nuit ?

- Oui, heu. . . Mademoiselle.

- Bon, attendez, je vais vous apporter du café.

- Vous n'auriez pas aussi des vêtements secs ?

- Ah ! ... Je vais voir.

La réalité continuait à prendre des allures étranges. Cette jeune fille qui, chaque matin, venait prendre en charge les éventuels transfuges de la nuit s'appelait "Colombe", tout au moins c'était son nom de famille comme je l'appris quelques instants après.

Le chef de la Brigade de Gendarmerie qui nous prit en charge deux heures plus tard avait des allures moins aériennes, mais son efficacité était tout aussi grande. Le Centre d'accueil de Poligny, déjà alerté par téléphone, nous attendait. Munis d'une réquisition de transport en bonne et due forme, nous montâmes dans le car qui, vers dix heures nous y amena. 1

Il nous fut remis à chacun, autre de vêtements secs, une feuille photocopie. Les premiers venaient du centre d'accueil, l'autre de la Gendarmerie. Je ne portai pas à ce document, qui à l'époque dût être distribué à des centaines d'évadés, toute l'attention qu'il méritait. J'y lus, sans même m'étonner que le Maréchal me félicitait de m'être évadé et rendait hommage à mon audace, se déclarait convaincu que je saurai mettre au service du pays les qualités dont je venais de faire preuve. De ce texte ambigu, je ne vis qu'un appel à la revanche. Quoi qu'il en soit, je regrette de ne pas avoir conservé cette feuille, dont personne ne se souvient plus, à Mon-1-sous-Vaudrey, ni ailleurs.

00000

-71

Le Centre de Poligny régla à quarante-huit heures les formalités nous concernant. Détail important, Il fut attribué à chacun des tickets de rationnement pour tout un mois. Mari camarade d'évasion me quitta à Poligny : il rejoignait Lyon où habitait son frère. A ce point de mon récit, je m'aperçois que je suis Incapable de retrouver son nom : sans doute, pourtant, me l'a-t-il dit. Je regrette de n'avoir pas gardé de ce compagnon de route un souvenir plus précis.

Sur sa demande, je fus dirigé sur Bourg-en-Bresse où se trouvait bien le 5ème R.T.X. J'eus affaire à nouveau à un officier de Renseignements mais celui-ci était Français et c'est avec le plus grand des plaisirs que je lui dis ce que je savais des unités de chars stationnées à Sagan, des emplacements de tir et des maisons fortifiées que J'avais pu repérer autour de Hambourg. Je ne lui appris rien qu'il ne savait déjà, mais je vis avec une grande satisfaction que notre armée maintenait sa recherche du renseignement, et tout me disait l'espoir de lui voir reprendre un jour le combat libérateur.

Je savais que Vilella habitait Bourg. Son adresse : 19 rue Xavier Privat, est encore présente à ma mémoire. C'est là, chez lui, près de sa femme et de sa petite fille que je le revis.

Lorsque les choses, même les plus extraordinaires sont passées, elles perdent vite de leur acuité et leur valeur s'émousse. Ce fut certes bien agréable de se revoir après l'alerte qui, sur le pont de la Blies, nous avait séparés près d'un " mois plus tôt. Heureux aussi de constater que l'un comme l'autre, nous avions réussi, mais pas plus étonnés pour autant. Pourtant que d'alertes, que de pièges tendus tout au long de cette chaîne de fortune aux maillons si fragiles !

Qu'était devenu Soum depuis son départ de la gare de Dôle? Vilella ne l'avait pas revu et plus jamais nous n'en entendîmes parler. Aurait-il eu, en définitive, moins de chance que moi ?

00000

Au bout d'une semaine Marrakech confirma mon appartenance au 2ème R.T.M. et son acceptation de me réincorporer.

J'arrivai au D.I.M. de Marseille le 3 juin et, muni d'une tenue et de papiers militaires, j'embarquai deux jours plus tard à destination d'Oran. A l'embarquement, des membres germano-italiens de la Commission d'Armistice contrôlaient la montée à bord. Ils recherchaient tout particulièrement, paraît-il, les Alsaciens-Lorrains ....



..... Ils ne durent pas en trouver beaucoup, bien rares oLt dû être les Meyer, ou les Muller qui, en ces circonstance£-. ne s'appelèrent pas Durand ou Dupont.

A Oran, nouveau contrôle de la Commission d'Armist4ce. Sans appréhension Je tendis une carte d'identité militaire toute neuve et une permission très fausse, et je passai.

Sur le quai, soudain, mon coeur se mit à battre. Je sentais une présence derrière moi, une présence qui ne suivait depuis quelques instants déjà. Aurais-je été repéré? Par qui? En plus des Alsaciens, sans doute recherchait-on aussi les évadés !

Je ralentis. L'homme me dépassa et, se tournant vers moi, me dévisgea.

- Brindejonc ?

..... oui.

- Tu ne me reconnais pas ? Victor !

Sous sa casquette je ne l'avais en effet pas reconnu e,: je m'attendais si peu à lui ! C'était bien Victor, le premier évadé de notre commando de Hambourg, que je retrouvais là, sur le port d'Oran où il travaillait maintenant.

Il me conta son histoire, com:ment, correctement vêtu et muni de papiers très en règle, il avait quitté le camp, pris le train et avait débarqué le soir même à Nancy. Une semaine après, il était à Oran, chez lui. Une affaire bien menée et qui n'avait pas trainé. La mienne avait été plus longue, mais enfin, c'était fini maintenant. J'étais libre et tout le reste était oublié.

00000

-73



Parfois, lorsque les combats nous en donnaient le loisir, nous nous réunissions dans un Dodge autour d'un chocolat brûlant de nos rations US qui fumait dans nos quarts. On y parlait longuement à la lueur de la petite ampoule branchée sur la batterie. Très vite, on appela cela « nos discussions de fond de camion ». Certes manquions-nous de science politique et l'art de la dialectique ne nous était guère familier, mais nous étions sincères et nos coeurs étaient purs.

Le soir au fond de nos camions nous refaisons le monde.

... T'en souviens –tu Raoul ?

Louis Brindejonc  
Octobre-décembre 1982  
-75-